

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20^e ANNEE—No 88

MONTREAL, 26 DECEMBRE 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



MON PETIT JÉSUS! NE M'OUBLIEZ PAS.

Mon cher petit Jésus, en ce jour de l'an, rendez-moi bien sage ; donnez-moi des joujoux, des gâteaux, des bonbons et des sous... Bénissez mes parents, mes grands parents et pensez aux petits enfants qui n'en ont pas. Envoyez de belles fourrures à maman et à ma soeur, faites que papa soit content dans ses affaires !... Donnez-moi aussi des soldats de plomb et un grand sabre. Et puis si j'ai oublié tout ce qui pourrait me faire plaisir, mon cher petit Jésus, pensez-y pour moi.

ALBUM UNIVERSEL

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.

Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

1904

Quand, sur un paquebot transatlantique, par une journée qui n'est ni belle ni mauvaise, on demande aux marins quelles sont les probabilités météorologiques des prochains vingt-quatre heures; ces hommes habitués aux caprices des éléments, font un geste vague et ne se prononcent pas! Bien malin serait celui qui pourrait répondre autrement, lorsque questionné au sujet de l'année 1904 dans laquelle nous entrons. Que nous réserve-t-elle? Comment finira-t-elle?

Malgré les progrès réalisés durant la dernière décennie; malgré l'esprit de paix qui semble animer quelques grandes nations; il est certain que l'état social actuel, n'est pas fait pour inspirer confiance même aux âmes les moins timorées. Pourrait-il en être autrement, quand on juge avec impartialité la situation morale en laquelle se trouvent les peuples? Sans vouloir être pessimiste de parti-pris, n'est-il pas permis de contempler avec tristesse le rideau d'utopies et de mensonges brillants, que certaines gens placent devant l'âme universelle? Des hommes victimes de généreuses illusions, et d'autres, hélas! aux desseins sciemment pernicieux ont beau nous dire le contraire; des milliers de faits enregistrés prouvent que bien des individus et bien des choses ne sont pas à leur place. Sous toutes les latitudes des masques de probité et d'honneur se détachent, et laissent voir des faces hideuses; en bas de l'échelle sociale, les misérables, les ouvriers, jadis patients et dociles, s'insurgent et d'emblée aspirent à s'élever très haut; parfois à renverser l'ordre des choses établies. Tout le monde s'agite, s'inquiète, des haines éclatent et des déchéances se préparent. Un vent d'orage se déchaîne sur l'univers. Dans ce pêle-mêle de passions et d'événements où les malheureux montrent les dents, où les grands tombent comme des autres vidées; une explosion d'appétits malsains et de rancunes se produit, dont frémit la forêt humaine. Ces signes précurseurs ne présagent rien de bon, même dans notre Canada, le pays au monde où, cependant, ces grandes secousses morales se font le moins sentir.

Si le mal existe, et il existe, quelle en est l'origine? La science ne dit-elle pas: qu'il n'est pas d'effet sans cause! Or, — pour qui veut voir, — les causes, nombreuses dans ce cas, sont évidentes, leur recherche ne présentant pas les difficultés qu'on rencontre presque toujours, lorsqu'il s'agit de les déterminer dans les actes humains. Si notre société moderne geint et tremble, ainsi qu'un arbre torturé par l'ouragan; il ne faut pas trop s'en étonner, et attribuer ce qui lui arrive à la "soif insatiable de l'or", et à "l'oubli des principes", qui seuls placent l'homme sur un niveau supérieur à celui où évoluent les animaux. Madame Roland, montant à l'échafaud, s'exclamait: "Liberté, que de crimes on commet en ton nom!" De nos jours on pourrait varier la phrase et dire: "Argent, que de crimes ne fais-tu pas commettre?"

Vous vous souvenez sans doute de ce roi de Phrygie, que la fable nous montre priant les

dieux de changer en or, tout ce qu'il toucherait. Ses aliments n'ayant pas été exceptés, on se le figure difficilement mangeant des tranches du précieux métal! Aussi, sa honte fut telle qu'il se cacha dans son palais; ne voulant pas montrer les oreilles d'âne, qui lui étaient poussées — à la suite de son désir extravagant. Mais le malheureux avait compté sans le courroux de la nature, puisque, même les roseaux murmuraient sur son passage: "Le roi Midas a des oreilles d'âne!"

Cet exemple mythologique permettrait de faire des rapprochements piquants si on le désirait... Attila disait: que l'herbe ne poussait plus où son cheval avait passé. Comme ce roi barbare, "l'argent" a tout sali. Aux quatre coins du globe, l'air a été souillé en ces dernières années par les miasmes délétères qu'exhalèrent les cadavres de ceux qui, pour défendre des trésors naturels ou s'en emparer, sacrifièrent leur vie. En Afrique-Sud, en Chine, en Macédoine, demain peut-être en Mandchourie ou à Panama, le sang a coulé et coulera pour des questions d'argent. L'homme rampe et s'aplatit de plus en plus devant ce nouveau Baal; l'homme a besoin de ce métal qui lui procure toutes les jouissances; il lui en faut beaucoup, dût-il fatalement en arriver à renier sa foi.

Criez, messieurs les philosophes "qu'il n'y a que la raison pure", prouvez les qualités des peuples mercantiles adorateurs du veau d'or; l'homme mal conseillé sentira grandir en lui tous les appétits et il obéira à la raison! Où le conduira cette apostasie? Nous ne le savons malheureusement que trop. Elle le conduira aux pires excès dont nous avons eu déjà des échantillons.

N'était-ce pas l'autre jour, qu'aux Etats-Unis un citoyen était revolvérisé, tué, faute de cinq sous qui lui manquaient pour régler intégralement un modeste repas? A la même heure une des plus riches héritières de Poncle Sam, troquait ses centaines de millions de dollars, contre un titre anglais! Encore dans le même pays, où le dollar est le plus grand des facteurs du mouvement accéléré général; n'a-t-on pas constaté dernièrement les crimes qu'y accomplirent des boursiers? A-t-on oublié qu'un Brown quelconque — sénateur américain — spéculant sur les cotons, a pendant deux mois été cause de la fermeture des usines du Lancashire; réduisant à la famine une population composée en majeure partie de femmes et d'enfants? Nous autres Canadiens, qui sommes si près de la pieuvre monétaire dont je parle, nous devrions réfléchir à ces choses et en tirer un enseignement salutaire. Car le mal de l'argent se généralise trop, son oeuvre est trop néfaste, pour qu'il nous laisse indifférents.

Faut-il un autre exemple? Que penser alors du drame horrible qui vient de se dérouler chez nous, dans un hôtel de Winnipeg? Voici les faits grosso-modo: Un Anglais dans la force de l'âge, de bonne famille, arrive au Canada il y a quelques mois avec la mission Barr. C'est un bel homme, sain, fort, bien élevé. Pendant un certain temps il travaille; puis le chômage de l'hiver montre au malheureux les plus sombres perspectives, il n'a plus le sou. Impossible de trouver de l'ouvrage. Découragé, très frojdement le fils d'Albion rentre à l'hôtel où il vit depuis un mois; il s'assied sur le bord de son lit, et, avec un canif, s'ouvre l'artère fémorale et attend la mort avec calme.

Dieu seul sait de quelle amertume indiscible durent être empreintes les dernières pensées de ce vaincu, au caractère passif; quand il sentit venir le moment suprême; quand la mort le prit sur commande; après qu'il eut ouvert lui-même les portes de son tombeau, en ayant assez de l'abominable égoïsme de ses frères.

Je trouve plus intelligente, plus digne de l'humanité la conduite de ce docteur en droit et de ce licencié ès-lettres parisiens, qui naguère brisèrent des vitres pour se faire incarcérer, plutôt que de mourir d'inanition. Au moins,

ceux-là savaient que si la société fait des bêtises, en élevant mal ses enfants, en ne sachant pas gérer sa fortune, elle doit pourvoir aux premiers besoins de ses victimes.

Qu'on ne vienne plus nous dire ouvertement ou clandestinement: "qu'il n'y a de bon que l'argent et la raison pure", nous saurions quoi répondre aux farceurs macabres qui se font les apôtres de telles théories. Songez donc, mes amis, une dot à faire pâlir de honte le Crésus d'opulente mémoire, et d'autre part des quantités innombrables de faits divers tels que ceux que je viens de citer!

Vrai, il y a encore beaucoup à faire pour équilibrer la grande balance politico-économique. Les amis du bien ont encore immensément de besogne devant eux! Pour ma part, je m'attriste en présence de tant de ruines et d'illusions douloureuses; inquiet, j'ose à peine songer à "demain", et je regrette la bonne vie paisible du passé, si chère à nos aïeux; de ce passé que l'on décrie! On dit que les rivières ne remontent pas à leurs sources, j'admets cette évidence; mais il est à désirer que leurs cours soient bordés de roseaux poétiques, et non hérissés de baïonnettes; derrière lesquelles on devine des sacs prêts à contenir le butin des vaincus. Le passé eut ses luttes homicides, il me semble pourtant, qu'elles durent être moins horribles; que le seront les boucheries effroyables préparées par la science maîtresse des éléments.

Bien qu'actuellement la chose puisse paraître paradoxale; il faut espérer que la grande république des lettres contribuera puissamment à amener l'ère de paix rêvée. Applaudissons donc de tout coeur au succès de ceux de ses enfants qui, par leur travail et leur dévouement à la cause du vrai progrès; voient récompenser leurs efforts et leurs talents d'une façon éclatante. Que si de telles marques d'estime, venant de France, s'adressent à quelques uns des nôtres, nous en sommes flattés et elles ont à nos yeux une valeur et un caractère spécial.

Aussi, est-ce avec un vif plaisir, qu'au nom de l'Album Universel, je félicite chaleureusement le fin lettré qu'est Monsieur DeCelles, à l'occasion de sa récente nomination au grade de chevalier de la Légion d'Honneur. Et, adresse de non moins sincères compliments à Mlle Barry et à Monsieur Louvigny de Montigny, décorés des Palmes Académiques par le gouvernement français; en reconnaissance de leurs beaux et bons travaux littéraires.

A la fin de décembre, congratulations et souhaits vont bien ensemble. Toujours au nom de cette revue, je suis donc heureux d'offrir à ses lecteurs les voeux les meilleurs qui se puissent faire en leur faveur. Ecartant toute idée rétrograde, on ne m'en voudra pas, je me plais à le croire; si, ayant loué la quiétude relative du temps jadis, je souhaite au début de 1904: que partout et au Canada en particulier, les hommes puissent jouir de la vie à la façon d'antan; de cette vie si belle qu'elle inspirait des paroles éloquentes au poète quand il disait: que nos vieilles romances

Ouvraient leurs ailes d'or vers un monde enchanté;
Où tous les monuments et toutes nos croyances
Portaient le manteau blanc de leur virginité;
Où, sous la main du Christ, tout venait de renaitre;
Où le palais du prince et la maison du prêtre,
Portant la même croix sur leur front radieux,
Sortaient de la montagne en regardant les cieux;
Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-Pierre,
S'agenouillant au loin dans leur robe de pierre,
Sur l'orgue universel des peuples prosternés
Entonnaient l'hosanna des siècles nouveau-nés;
Le temps où se faisait tout ce qu'a dit l'histoire;
Où sur les saints autels les crucifix d'ivoire
Ouvraient des bras sans taches et blancs comme le lait;
Où la Vie était jeune, — où la Mort espérait.

L. d'ORNANO.

"C'est dans l'adversité qu'on connaît ses amis", dit le proverbe.

Malheureusement, c'est dans ce moment-là qu'eux ne vous connaissent pas.

ENTRE-NOUS

Un Québécois, un vrai, un pur sang, qui ne jure que par Québec (vous seriez bien étonné si je vous disais son nom), entre en coup de vent dans mon bureau, se jette sur mon canapé, souffle un peu et se décide enfin à parler :

—J'arrive de Montréal...

—Bravo!

—Oui, de votre Montréal dont vous me parlez toujours, que vous vantez à tout propos...

—Et puis?

—Et puis? et après? Eh bien, je ne dis pas que Montréal vaut mieux que Québec, ça non, c'est impossible à dire pour un Québécois, mais enfin, votre Montréal a du bon.

—Tiens, tiens!

—Oui, et quand on viendra encore me dire qu'au point de vue littéraire et artistique, Québec est l'Athènes du Canada, je ne dirai rien, ne voulant pas parler contre la noble cité qui m'a donné le jour, mais je sais à quoi m'en tenir.

—Cependant...

—Quoi, cependant? mais où sont-ils vos Athéniens, montrez-m'en un, un seul ici?

—Etes-vous allé aux Nouveautés?

—Parbleu! et c'est peut-être ce qui a le plus contribué à ma conversion ou à ma perversion, comme vous voudrez, nous sommes dans un pays libre. "L'Aiglon", "Le monde où l'on s'ennuie", "Mlle de la Seiglière", "Mme Sans-Gêne"! quelle série de chefs-d'œuvre, j'en ai la tête toute pleine encore!

Et puis, ce n'est pas tout, j'ai assisté, pendant la même semaine, au banquet des journalistes canadiens-français, véritable feu d'artifice d'esprit, de gaieté et de bon ton, et, ma foi, bien que ce ne fussent pas des Québécois, cela m'a fait plaisir d'entendre ces Canadiens distingués qui font honneur à notre pays, et je dirai plus, qui font honneur à la langue française.

Cette belle langue, je l'ai entendue aussi à la soirée Crémazie (un Québécois, celui-là), à cette inoubliable soirée Crémazie!

— Et quand je pense qu'à Québec, ville française, administrée par des Canadiens-français...

—Chut! malheureux! les murs ont des oreilles! Souvenez-vous que vous êtes dans le bureau d'un employé public...

—Que diable! j'ai bien le droit de dire que ce qui se passe à l'Auditorium est chose honteuse! C'est clair comme le jour! Comment! nous avons attendu des années et des années pour avoir un théâtre convenable, et quand, enfin, nous l'avons, grâce aux plans de notre excellent architecte, M. Berlinguet, (le véritable auteur des plans), on vient nous donner des pièces idiotes, jouées idiotement, et à des prix plus élevés qu'à Montréal!

Bref, auteurs, acteurs, directeurs, actionnaires et spectateurs semblent se donner la main pour produire quelque chose de colossalement invraisemblable dans le genre... mauvais, pour ne pas dire pis encore.

Athéniens de Québec, où êtes-vous?

Pas une pièce française n'a encore été donnée à l'Auditorium!

—Mais, pourquoi y allez-vous?

—Où voulez-vous aller? Que voulez-vous faire?

—Lire, étudier, marcher...

—Oui, oui, tout cela est beau à dire, mais cela finit par être profondément ennuyeux et un peu de bon théâtre ne ferait pas de mal.

—Vous avez la salle Jacques-Cartier.

—Ah! oui, parlons-en de la salle Jacques-Cartier, propriété de la ville, mais bien plus encore des rats qui y ont élu domicile!

—En fin de compte, croyez-vous que la représentation de bonnes pièces comme celles que vous venez de me citer fasse du bien à la population de Montréal.

—Franchement, oui. Il y a bien parfois des

pièces qui semblent un peu risquées, mais il faut bien se rappeler qu'il existe des gens tellement faisandés au moral que le moindre mot d'esprit un peu gaulois leur inspire les idées les plus immondes. Oui, le théâtre fait du bien. "L'Aiglon", "Mme Sans-Gêne", évoquent le souvenir de cette immortelle épopée comme aucun autre peuple n'en a. Cela donne le goût de l'histoire, de la lecture, et, en écoutant ces belles pages, il semble qu'on prend un bain d'héroïsme...

Mais, je vous empêche de travailler... Au revoir!

— Comme cela est vrai que l'audition de ces belles choses nous fait l'effet d'un bain d'héroïsme, et je viens de ressentir une sensation de ce genre en lisant des vers étranges, sur "Wagram", par Gaston Armelin.

Je ne vous en citerai que la fin, dont vous vous souviendrez quand vous irez entendre "L'Aiglon".

Et l'Empereur cria: "La bataille est gagnée!"

Mais, après la victoire et la fin de tout bruit, Le feu continua de brûler dans la nuit, Comme un de ces signaux qu'on rêve entre plaines;

Et s'il est quelque part de géantes lunettes Pour viser notre globe obscur au fond des cieux, Peut-être qu'en lisant cette lettre de feux, Du sein de l'Infini, l'invisible astronome Connut, cette nuit-là, le chiffre du grand homme.

Depuis, pendant un siècle, à travers les saisons, Les blés ont reverdi superbes; les moissons Ont, de leurs vagues d'or, ondoyé sur la plaine, Mais la terre, au-dessous, de cadavres est pleine; A leur poste tombés, ces corps, en rangs étroits, Font une ligne d'os, brisés en deux endroits, Qui zigzaguent à longs traits sur un front de

trois lieues Entre le cours du fleuve et les collines bleues; Et si, dans l'avenir, des fouilleurs de tombeaux Levaient ce sépulchral couvercle par lambeaux, Ils trouveraient encor, brusquement démasquée, La grande N dont l'Autriche est à jamais mar-

quée. La facture de ces vers n'est pas ordinaire, vous le voyez, on peut même la critiquer, mais quelle grandeur dans l'idée, quelle envolée superbe!

— Nos hommes politiques et impolitiques ne cessent de nous fatiguer les oreilles avec leurs affirmations du bon accord qui règne entre les hommes de différentes races et croyances, qui habitent le Canada.

A les entendre, les Canadiens n'ont pas de plus chers amis que les fils de John Bull, et les Anglais sont tout prêts à nous offrir la moitié de leur rosbif.

Croyez ça, et buvez de l'eau, et vous deviendrez gras.

Chaque fois que l'occasion s'en présente, nous avons la preuve du contraire.

Il y a quinze jours, l'Université d'Ottawa brûle, et la destruction de ce magnifique établissement, le plus important de notre capitale, si l'on en excepte les ménageries parlementaires, est un désastre qui intéresse toutes les classes de la société. L'utilité de cette université est tellement reconnue que personne ne mettait en doute l'idée toute naturelle que le conseil municipal n'hésiterait pas à venir au secours des incendiés.

On oubliait qu'il s'agissait d'une institution catholique. Une proposition d'allocation de \$50,000 fut faite et même votée par la majorité, mais une certaine opposition combattit la mesure de telle manière, qu'on devait s'attendre à une lutte plus ouverte et plus dure, quand cette décision serait soumise à l'approbation des contribuables, juges en dernier ressort, et, voyant qu'il n'y avait pas unanimité dans le conseil, les autorités de l'Université informèrent d'une manière très digne les pères de la cité qu'ils n'accepteraient pas ce don, même s'il était confirmé par les citoyens.

Ai-je besoin de dire que l'opposition venait de

la part de quelques Anglais, qui viendront encore nous rabacher demain des paroles de paix, d'union et d'aide réciproque.

Le fossé ne se comble pas, il devient de plus en plus large et profond.

Ce n'est pas notre faute.

— Son Altesse Royale le duc d'Orléans, fils de feu le comte de Paris, petit-fils du duc d'Orléans, et arrière-petit-fils du roi Louis-Philippe, vient d'être expulsé de Belgique, comme un vulgaire vagabond troublant la paix publique.

Cette nouvelle est d'autant plus stupéfiante que le roi des Belges est le meilleur homme du monde et le proche parent du prétendant à la couronne de France.

Le duc d'Orléans, après avoir erré de pays en pays et en avoir été chassé, pour une raison ou une autre, s'était enfin décidé à s'établir en Belgique. Le pays est bon, les habitants en sont affables, et Bruxelles est un petit Paris très réussi.

Une fois sa décision prise, le duc Gamelle, comme on le désigne en certains quartiers, en informa le roi Léopold, son parent, en lui demandant la permission de la mettre à exécution.

Le roi lui donna l'autorisation désirée et recommanda à son turbulent cousin de se conduire convenablement et de ne rien faire qui pût déplaire à la France.

Le duc promit tout ce qu'on voulut et s'installa somptueusement, recevant des amis et pique-assiettes, qui lui donnèrent du "Sire" et du "Majesté" gros comme le bras, en échange de bons dîners et de colossales beuveries de bière et de faro, mais il voulut bientôt faire le malin, et les choses finirent par se gâter pour de bon.

Ce garçon a une marote, il veut être roi.

— Mon arrière-grand-père l'a été, je veux l'être aussi, disait-il tous les matins à ses familiers, qui encourageaient sa manie, afin de continuer à boire et à manger pour rien.

Tant qu'il se borna à jouer la comédie en Belgique, tout alla bien, mais dès qu'il commença à vouloir faire de l'agitation en France, le gouvernement français en informa le gouvernement belge, qui, après avoir constaté que les plaintes étaient bien fondées, conseillèrent au roi de flanquer son cousin à la porte.

C'est ce qui vient d'être fait.

Ce prince errant est vraiment à plaindre, il a été dans tous les pays et s'est fait détester partout. Où va-t-il aller maintenant?

Que ne vient-il au Canada? On pourrait en faire un huissier à la verge noire.

— Un journal d'une petite ville de notre province a publié, dernièrement, la correspondance suivante, adressée à un avocat bien connu de la ville.

"Auriez-vous l'obligeance de me dire où vous avez appris à écrire? Comme mon garçon est d'âge à commencer à s'instruire, je ne voudrais pas tomber sur la même école que celle que vous avez fréquentée."

C'est tout. Comme esprit, c'est d'un goût très douteux, mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que l'avocat en question a pris la chose au pied levé, s'est cru fort insulté dans ses sentiments, sa sensibilité, son honneur, etc., et parle de poursuivre le journal pour avoir de l'argent, comme dommages.

Voilà une cause dont je ne donnerais pas deux sous.

A propos de mauvaise écriture, vous savez que Napoléon écrivait plus que mal; or, un jour, un officier vint dire à l'empereur qu'un vieux monsieur insistait beaucoup pour être reçu et qu'il affirmait avoir été un des professeurs de Sa Majesté. On le fit entrer.

—Sire, Majesté! Monseigneur! Général! balbutia le pauvre vieux en se jetant à ses pieds...

—Tiens, c'est vous, monsieur Délié, dit l'empereur, vous, mon professeur d'écriture.

—Oui, Sire, oui, ah! vous étiez un bien mauvais élève, Majesté!

Napoléon se mit à rire et assura une douce vieillisse à ce bonhomme, si franc.

LEON LEDIEU.



— ET —

JOUR DE L'AN

C'est aujourd'hui le jour de l'an,
 Bébé dès l'aurore se lève:
 "Bonjour Papa, bonjour Maman,"
 Dit le mignon d'une voix brève;
 Et prenant des airs sérieux,
 Entre deux baisers, comme un homme,
 Il attend, déjà curieux,
 Les chers joujoux que son coeur nomme.

C'est aujourd'hui le jour de l'an,
 Monsieur gaîment conte à Madame,
 Ce qui fit leur bonheur d'antan:
 Charmants propos d'épithalame!
 Madame rit, car en ce jour
 Des soucis écartant les fièvres,
 Ils rediront avec amour,
 Le mot divin qui fuit leurs lèvres.

C'est aujourd'hui le jour de l'an,
 De l'Espérance c'est la fête,
 Chez le bourgeois, chez l'artisan,
 Tout le monde à le bien en tête.
 On se le prouve congrûment,
 En s'embrassant à pleine bouche:
 Parfois un hypocrite ment,
 Et rougit en son âme louche!

C'est aujourd'hui le jour de l'an,
 Chaque galant offre à sa belle,
 Avec des gestes de roman,
 Bijoux, fleur rare, ou bagatelle.
 Or ça, n'oublions pas les gueux,
 Faisons l'aumône à leur misère,
 Echangeons dans leurs doigts rugueux,
 Un peu d'or contre une prière!

LOUIS D'ORNANO.

Décembre 1903.

PETITES NOTES SCIENTIFIQUES

CONSERVATION DE LA HOUILLE

On sait que la houille, conservée à l'air libre sous des hangars ouverts, perd une notable partie de son pouvoir calorifique et subit des oxydations qui parfois en déterminent l'inflammation. La "Chronique industrielle" rapporte que M. Macaulay, directeur des chemins de fer d'Alexandra, à New-York, a fait des essais comparatifs avec des charbons conservés de diverses façons. Ceux qui étaient restés le plus longtemps immergés dans l'eau avaient le mieux conservé leur valeur comme combustible; de là M. Macaulay en conclut que les houilles devraient être immergées dans d'immenses réservoirs en béton remplis d'eau.

* * *

UNE PÉPITE PHÉNOMÉNALE

La pépîte extraordinaire trouvée au Yukon n'est rien à côté de la fortune découverte, dit-on, par le capitaine du vapeur "Korigan", dans le sud de la Basse-Californie, sous forme d'une pépîte d'environ 1m,60 de longueur et ayant à sa plus grande épaisseur un diamètre de près de 25 centimètres. Elle est estimée à \$80,000, et M. Miguel Cornejo s'en est rendu acquéreur.

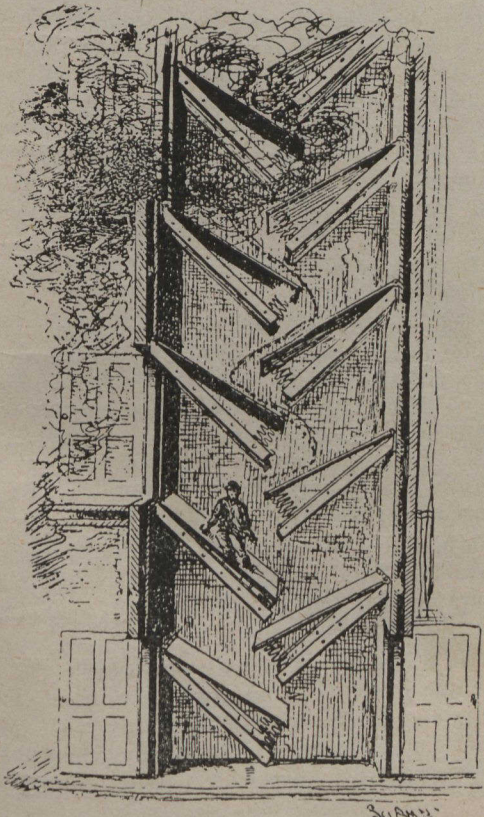
De nombreux prospecteurs explorent déjà toute cette région, où ils pensent découvrir de riches placers.

* * *

UN NOUVEAU DISPOSITIF DE SAUVE-TOUR EN CAS D'INCENDIE

Au premier coup d'oeil jeté sur la gravure, on pourra constater qu'il s'agit ici d'une machine complètement neuve. L'invention est de M. D.-H. Dedrick, de Grand-View-on-Hudson, Etat de New-York. Ce dispositif comprend une série de plates-formes obliques, à ressorts, et formant chicanes dans une sorte de cage d'escalier, mais dont l'escalier serait absent.

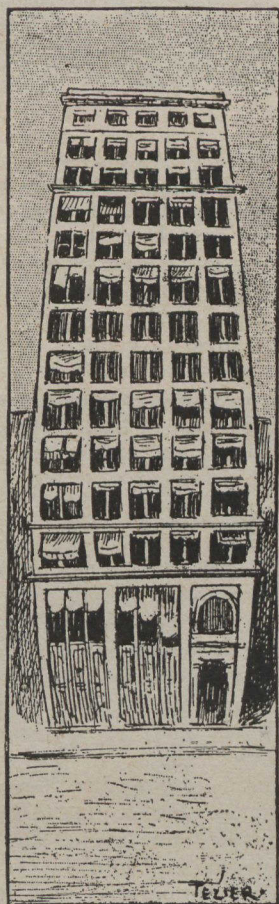
L'installation de ce système exigerait donc une légère transformation dans les bâtiments où l'on voudrait y recourir, transformation qui ne serait d'ailleurs pas plus difficile à exécuter qu'une cage d'ascenseur.



Les personnes menacées par le feu n'auraient qu'à pénétrer dans la cage: des portes correspondantes à tous les étages y donnent accès, et à se laisser ensuite glisser: elles rebondiront d'une plate-forme à l'autre et arriveront au sol, peut-être un peu malmenées, mais la vie sauve et sûrement sans blessure grave.

LES MEFAITS DE LA PHOTOGRAPHIE

Les journaux se trouvent exposés à bien des mécomptes, à bien des embûches. On citait l'autre jour le cas d'un grand journal illustré



de Londres, qui paya fort cher, et reproduisit en bonne place, un prétendu instantané d'une machine à éteindre les puits à pétrole. Un autre journal a failli être victime, dans les circonstances suivantes, d'un "Amice-Terrieux" peu scrupuleux.

Un monsieur, qui disait venir en droite ligne de Chicago, apporte l'autre jour à sa rédaction une photographie qui, d'après lui, représentait le "dernier cri de l'architecture américaine". En raison de sa forme bizarre, la nouvelle bâtisse de Chicago était déjà connue sous le nom de la "Maison Convexe".

En l'absence du directeur, et selon ses instructions, l'employé ne marchandant pas: le cliché fut acquis. Fier de son achat, il s'empressa, à la première occasion, de le montrer au directeur, qui l'accueillit par un éclat de rire formidable: il reconnaissait dans la "Maison Convexe" un immeuble fort banal qu'il avait habité l'année dernière pendant un court séjour à Atlanta City (Georgie).

L'instantané n'était pas cependant sans valeur, et nous le reproduisons ici. Le lecteur verra quelles curieuses déformations l'on peut obtenir en photographie, avec un appareil normal. Il suffit de placer l'objectif à hauteur même du quatrième étage.

* * *

POUVOIR DE FASCINATION CHEZ LE CHAT

La "Revue scientifique" relate un cas intéressant observé récemment à Madras. Celui qui a été témoin des faits était assis à l'intérieur d'une pièce, quand il entendit au dehors, sur la véranda, un bruit qui lui fit penser que c'était deux animaux qui se battaient. Il sortit pour voir de quoi il s'agissait, pensant trouver aux prises un chat et un rat, par exemple. Il aperçut bien son chat—un chat blanc—qui était dans l'attitude d'un animal qui se tient sur la défensive; mais l'antagoniste n'était pas très visible. C'était quelque chose d'assez indistinct, posé à terre, dans l'ombre. Le chat, estimant sa besogne achevée, se retira tranquillement et laissa son maître en présence de l'ennemi, lequel n'était autre chose qu'un serpent, et un serpent

très venimeux. Ce qu'il y a de plus curieux dans l'affaire, c'est que le serpent était absolument hypnotisé. Il avait peine à se mouvoir, bien que n'étant nullement blessé; il paraissait endormi. Le chat aurait-il fasciné et hypnotisé le serpent? C'est ce qu'il sembla et, à vrai dire, tout indiquait qu'il en avait été ainsi. De façon générale, les chats ne redoutent guère les serpents. Ils leur donnent la chasse, et les tuent sans se faire mordre. Il est bien possible que les serpents les mordent, pourtant; mais ils mordent dans la fourrure, et dès lors le geste est sans conséquence. Si, plus tard, ils mordent dans la chair, la dose de venin est faible et l'animal ne meurt point.

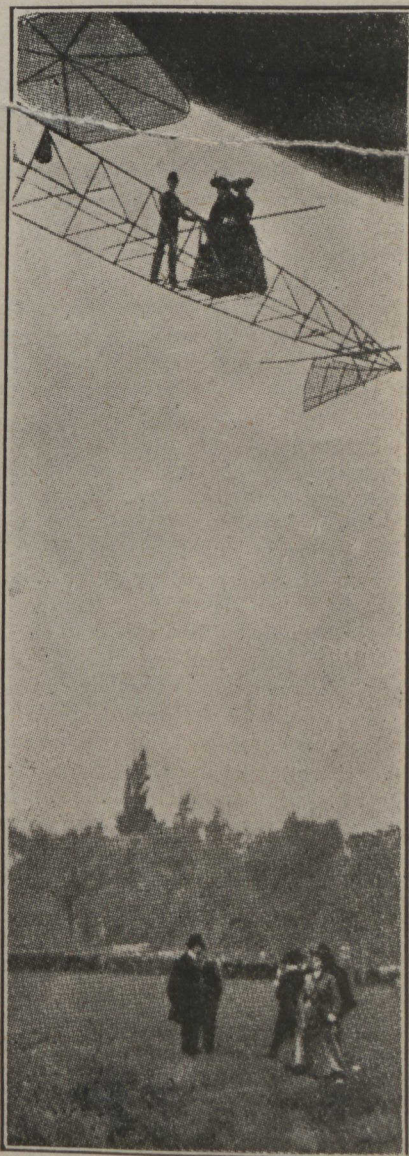
* * *

LA NAVIGATION AÉRIENNE

Jusqu'à ce jour, Santos-Dumont n'avait construit que des aviateurs de petite taille, dont il pouvait être le seul passager. On sait leurs fortunes diverses et l'admirable énergie dont fit parfois preuve le jeune Brésilien, en des chutes restées célèbres. Il ne se lasse pas de chercher, toujours en progrès, maître chaque jour davantage d'aller où il veut, par la voie aérienne, où, du moins, les encombrements ne sont pas à craindre.

Le Santos-Dumont No X, construit sur ses plans pendant le voyage quasi triomphal qu'il vient de faire dans son pays, est de grandes dimensions: on l'appelle le ballon-omnibus, parce qu'il peut transporter douze personnes.

Le premier essai dut être fait à la corde, car il manquait à l'aviateur deux choses essentielles: le gouvernail et le réservoir d'essence du moteur. Le ballon s'est enlevé très facilement, monté par Santos-Dumont, qu'accompagnaient deux jeunes filles américaines dont l'une était Mlle Mackay, fille du célèbre milliardaire.



LE SANTOS-DUMONT -- Dans la nacelle, M. Santos-Dumont et deux jeunes filles américaines dont l'une est Mlle Mackay, la fille du célèbre milliardaire.

LES DEUX TRÉSORS

(CONTE ACADIEN.)

I

Jadis les Français vivaient en paix dans leur belle patrie, ils ne la quittaient pas. Depuis quelques années, la politique et les moyens de locomotion rapide aidant, on rencontre sous toutes les latitudes Normands, Parisiens ou Provençaux courant le monde.

Le désir de voir du pays, ou d'y puiser des renseignements à bonne source, pousse ces hommes pour la plupart jeunes, sur tous les océans, sur tous les continents. Aussi, les fils de France qui depuis longtemps habitent l'étranger, ne sont-ils guère surpris de rencontrer à intervalles rapprochés, soit un compatriote, soit un disciple.

Si la fortune ne sourit pas toujours à ces globe-trotters, c'est qu'ils ne la courtisent pas autant que d'autres!

Epris d'idéal, les descendants des Gaulois, en mal de voyages, se contentent de noter des impressions et des émotions. Selon le hasard, ils en parlent, ou continuent leurs pérégrinations.

Lucien de Vernay, un de mes anciens camarades du lycée de Saint-Maur, appartient à cette classe de touristes. Lorsque dernièrement j'eus le plaisir de le revoir dans un hôtel de Montréal, dès l'abord, son esprit vif et communicatif, me fit presque oublier qu'il y avait quinze ans que nous ne nous étions vus.

Brièvement, entre deux menus, nous nous racontâmes ce qui nous était survenu depuis qu'adolescents heureux, après les examens du baccalauréat, les carrières entreprises nous eurent séparés. J'appris que, son service militaire terminé, l'officier de réserve Lucien de Vernay s'était d'abord rendu en Australie, puis en Angleterre, et enfin au Canada.

Il se rendit au Bré-

rentier et à l'abri du besoin, Lucien pourrait se passer de travailler, mais l'oisiveté convenant peu à des esprits de la trempe du sien, il professe des langues vivantes, tout en se livrant à des études d'ethnographie.

Comme il me parlait de son séjour prolongé dans les provinces maritimes de l'Est canadien, "Acadie du XVII^e siècle", notre intimité me le permettant, je lui fis remarquer: qu'à trente ans sonnés, un garçon sérieux devrait songer à s'établir, à s'entourer d'une famille.

La sollicitude que je témoignais à mon ami n'était pas, je l'avoue, exempte d'une vague curiosité. Notre voyageur devina sans doute ma pensée, car pour la satisfaire, en guise d'explication, il me conta l'aventure suivante:

J'avais, dit-il, élu domicile à Moncton, petite ville de huit à neuf mille âmes, située dans le Nouveau-Brunswick, non loin de la frontière de la Nouvelle-Ecosse, au nord de la baie de Fundy. Le voisinage de l'océan, qui, là, à chaque flux, produit une sorte de raz de marée remarquable; l'aspect de la campagne et mon désir d'étudier ce centre important des chemins de fer canadiens, m'avaient décidé à m'y arrêter.

Je comptais passer quelques mois à Moncton, trois fois j'y changeai de calendrier. De l'existence que je menais en ce pays monotone, j'ai emporté des souvenirs durables, les uns agréables, d'autres encore empreints d'une douleur poignante.

Très vite je me fis aux gens et aux choses de ce milieu, qui m'était nouveau. Avec une satisfaction un peu chauvine, je constatai la présence de deux éléments dans sa population. D'un côté et en majorité, les sujets britanniques de race Anglo-Saxonne, de l'autre les enfants de l'Acadie, qui parlent encore la langue de la Normandie du Roi Soleil.

Arrivé à Moncton aux premiers jours de l'été, je m'y trouvais tout à fait installé, assez au courant de son histoire et de la topographie de ses environs, quand vint l'automne, la saison de la chasse. J'ai toujours aimé ce sport!

A l'aube d'une journée que l'on pronostiquait devoir être belle, le 20 septembre 18.., je me trouvais donc près du coquet village de Fox-Creek, à deux milles de chez moi. Les migrations des palmipèdes ayant commencé, j'anticipais de beaux coups de fusil, et toutes sortes d'exploits cynégétiques hantaient mon esprit.

II

Le carnier bien garni, un peu las, à l'approche du crépuscule, je m'acheminai vers la ville, car je redoutais un orage équinoxial, que semblaient annoncer de gros nuages planant au-dessus des coruscations du couchant. Néro, mon épagueul, levait bien encore de ci de là quelques pluviers aux cris plaintifs, mais je dédaignais ce menu gibier, et hâtais le pas.

J'étais à une demi-douzaine de portées de fusil au nord de Fox-Creek, quand tombèrent les premières gouttes d'une averse diluvienne. Une ferme se trouvant non loin du chemin, j'y demandai un abri temporaire, que les gens très hospitaliers de ces contrées ne refusent jamais.

Le hasard m'avait conduit chez le père Cormier, fermier à l'aise, bien connu dans le comté de Westmorland. Fort aimé dans le comté les honneurs de sa maison, il me fit étant très sympathique, ma nationalité lui était connue. Comme d'anciens amis, nous entrâmes dans son "parloir", pour y causer en fumant, lui une pipe, moi un cigare.

Au dehors, la pluie tombait plus drue que jamais.

Une heure s'écoula rapidement, le fermier me parlant de choses agricoles ou de Moncton, qui, il me l'apprit, s'appelait du temps des Français la paroisse du Coude.

L'averse finie, j'allais me retirer et je remerciais déjà mon hôte, lorsque m'apparut une des plus radieuses beautés féminines qui se puissent concevoir!

Je n'étais pas encore revenu de l'étonnement que j'éprouvais en présence d'un tel chef-d'oeuvre de la nature, que, très simplement, en adoucissant la voix, le père Cormier me présentait à Mademoiselle Evangéline, sa fille, institutrice communale. Eva, comme il l'appelait dans l'intimité, enfant unique qui méritait bien la grande affection que son père ressentait pour elle. La belle Eva Cormier, devenue maîtresse sous le toit paternel, depuis la mort déjà assez éloignée de sa mère.

Que vous dirai-je? La connaissance faite, une aimable invitation m'engageant à revenir à la ferme des Cormier ayant été formulée, je pris congé de mes hôtes et regagnai ma garçonnière.

Impossible de m'illusionner, j'étais pris et bien pris aux filets du petit dieu malin. Telle fut la constatation psychologique que j'enregistrai à l'égard de mon coeur, durant la semaine qui suivit ma partie de chasse. Partout, nuit et jour, éveillée ou en rêve, je revoyais le sourire angélique et la perfection des traits de la jeune institutrice de Fox-Creek!

Comme on le peut penser, je ne manquai pas de visiter souvent mes nouveaux amis. Cela dura un an.

Sans connaître ni les artifices, ni les roueries de ses soeurs des grandes villes, Eva, que j'aimais comme on n'aime qu'une fois, Eva crut à ma passion et y répondit. Son amour était caractérisé par cette franchise et cette candide ar-

deur, que possèdent seules les natures droites, grandies aux champs, sous les étoiles du bon Dieu, près des fleurettes des bois.

Les mois que je vécus alors, furent, je n'hésite pas à le dire, les plus heureux de ma vie. Deux fois par semaines, sans tenir compte de l'état atmosphérique, ou de celui des chemins, je me rendais auprès d'Eva.

L'été, la main dans la main, nous allions par la plaine fleurie, elle une parole tendre et naïve aux lèvres; moi, me mirant dans ses beaux yeux bleus de brune, si innocents, si charmeurs. Au retour de ces promenades idylliques, toujours le père d'Eva nous accueillait par de bonnes paroles. Le ciel de notre amour était sans nuage!

Parfois, cependant, le vieillard s'attristait en songeant que sa fille pourrait le quitter un jour, il disait: N'est-ce pas, ma chère enfant, que lorsque vous serez mariés, vous ne me quitterez pas? Du reste, vous seriez si bien ici, très riches et vous aimant, vous pourriez être heureux dans ce coin paisible du monde!

Ma fiancée rassurait alors son père et j'ajoutais quelques mots dans le même sens, d'autant plus facilement que, pour ma part, je ne rêvais rien de mieux que de vivre là, près d'une compagne qui, de jour en jour, je découvrais des qualités exceptionnelles.

Dans chacune de ces occasions, et toujours à ma grande surprise, le père Cormier parlait d'une fortune princière. Si je n'avais été convaincu de la droiture de son jugement, j'aurais peut-être attribué ses paroles à une petite monomanie sénile. Eva n'en sachant pas plus long que moi, sur ce chapitre, notre pensée restait en suspens.

Or, un soir, vers la fin de l'année, malgré une tempête de neige digne de la Sibérie, j'avais été visiter mes bons amis. Entre deux pipes, le père d'Eva nous dit: Maintenant, mes enfants, que le jour de votre union approche, maintenant qu'après des années de recherches, je viens enfin de trouver le trésor du Coude, je vais vous expliquer mes paroles énigmatiques au sujet de votre fortune. Inutile de vous demander d'être discrets!

—De plus en plus surpris, nous l'écoutions. Le fermier continua:

Vous n'avez pas été sans entendre parler de l'île aux Corbeaux, située au milieu de la rivière Petit-Codiac, entre Moncton et Humphrey's Mills; vous y avez vu une cabane, d'où monte en tout temps un filet de fumée. On vous a dit que là, vivent deux hommes, qui depuis des années pratiquent des fouilles, afin de trouver le trésor des Français.

Eh bien! ce trésor existe, nous le déterrerons ensemble. Seul je sais où il est. Les chercheurs de l'île doivent leur insuccès à un fragment de document peu digne de foi.

Afin d'être précis, je vais vous déceler des détails que je tiens de ma grand-mère qui, à l'âge de dix ans, fut témoin des faits suivants. Ils se passèrent en l'année 1755, lorsque les Anglais s'emparèrent de notre belle patrie.

(Suite et fin au prochain numéro)

L. d'ORNANO.

J'ai entendu dernièrement émettre une singulière opinion. Jugez: "Heureux ceux qui s'ennuient! L'ennui est le cachet des natures fines." Heu! heu!... qu'en pensez-vous?

Le Gentleman nose-ball

Jamais, — déclara le major James Smoker, — je n'ai éprouvé de surprise, de secousse, de sensation d'une telle intensité.

Jamais de ma vie je n'en ressentirai de pareille, car si la chose m'arrivait une autre fois, je n'y survivrais pas.

Je connais bien des aventures de chasse... Pour ma part, j'en ai bon nombre à mon actif.

Je me souviens de celle que vous conta un de nos amis, et que vous avez relatée dans l'« Album Universel ». Notre ami guettant une gazelle et tuant un lion.

Elle est connue dans toute la partie ouest de l'Afrique, comme la mienne est à jamais célèbre dans l'Est.

Mais je crois la mienne plus sensationnelle que la première.

D'ailleurs, il vous sera facile d'en juger... et si je me trompe, si j'exagère, de me dire que vous préférez l'autre. Croyez que cette aventure m'a fait trop souffrir, d'ailleurs, pour aujourd'hui me toucher dans mon amour-propre de nemrod.

Nous étions assis, non pas à la terrasse d'un café de la Canebière ou à l'ombre d'un olivier dans une bastide des environs de Marseille. Nous étions tranquillement assis sur une bonne et solide roche du rivage armoricain, près de Paimpol... C'est-à-dire dans un pays poétique et simple, bien loin de toute exagération, de toute gasconnade.

Et notre narrateur, le major James Smoker, un Anglais, calme, froid, passait pour la raison même. Il était incapable de nous mystifier. Et, avant de parler, il nous prouva que ce qu'il allait nous narrer était l'absolue vérité. Vous ai-je dit que nous allions prendre un bain dans une petite baie qui, entre deux falaises, formait une plage de sable délicieuse et d'autant plus agréable, que toute petite et loin de tout casino, elle était méconnue des Parisiens envahisseurs.

Nous allions donc nous baigner, et nous nous étions donné là rendez-vous pour fumer la cigarette, le cigare, voire la pipe, que l'on déposait à même la roche avant de partir à la nage.

Le major James Smoker défit un peu son maillot de bain et nous montra, au-dessous de son épaule gauche, deux cicatrices très marquées.

— C'est, — nous dit-il en riant, — ce qui me reste d'une partie de ballon.

Une partie non pas de foot-ball... mais de « nose-ball », non pas de ballon de pied... mais de ballon de nez... dans laquelle j'étais, moi, le ballon...

J'étais détaché en mission à Baringo, qui est la station la plus au nord du Protectorat bri-

tannique de l'Est Africain. Le lac Baringo se trouve à soixante milles du railway de l'Uganda.

Je conduisais une petite caravane, et depuis six jours nous nous avançons dans l'intérieur des terres.

Cette partie de l'Afrique est singulièrement giboyeuse, et moi qui suis un chasseur enragé, je pouvais m'en donner à cœur-joie.

J'ai fait des hécatombes de gazelles, de moutons, j'ai abattu pas mal de girafes, quelques éléphants et tué plusieurs léopards, un lion.

Le rhinocéros, seul, manquait à ma collection cynégétique. Mais je ne désespérais pas de combler mes vœux.

Nous avançons dans un pays de marécages, et comme nous subissions la saison des pluies, il n'était pas douteux qu'en route nous n'eussions la visite d'un de ces animaux tant désirés.

fusil, qui tue toujours.. il a peur... Il a caché lui bien comme il faut.

Mais tout vient à point à qui sait et peut attendre.

Or, un soir, j'avais dans la boue dure, séchée, relevé les traces d'un félin, fraîchement marquées. Je m'élançai sur cette piste, un peu trop hardiment peut-être, mais les marques de pas allaient vers le lac... c'était double raison.

Ces marques étaient celles d'un lion... qui, ayant probablement fait un dîner d'une antilope quelconque, s'en allait boire avant de regagner son palais de roi du désert.

Et vous savez que si, en Europe, faute de merles on se contente de grives, en Afrique, faute de rhino on peut s'estimer content quand on ramasse un lion, n'est-ce pas?

Et celui que j'avais suivi et rejoint au bord du lac était magnifique.

Avec précaution je m'avançai, me faufilant.

Je le voyais en partie, mais gêné par un arbre, je ne pouvais le tirer... Il me fallut faire quelques pas avec une lenteur, une prudence, dont peuvent se rendre compte les bons chasseurs.

J'avais enfin gagné l'endroit désiré et j'épaulais mon fusil, quand tout à coup j'ai ressenti un choc épouvantable et je me vis projeté en l'air. Puis une seconde fois, étant retombé, je me sentis lancé au diable, et une troisième fois.

C'était tout bonnement le rhino, le rhino tant souhaité qui, pendant que j'épiais mon lion, me chassait sans que j'aie pu m'en douter.

Combien de fois jouait-il au nose-ball avec moi? Je ne sais...

Quand je revins à moi... j'étais dans ma tente, le corps enveloppé de bandelettes... ayant ces deux énormes trous au dos, les trous faits par les deux cornes que le rhino porte sur le nez.

Mes noirs avaient tué le rhino, et les cornes qui avaient failli me tuer se trouvaient sur ma couche.

C'est un talisman pour ne pas succomber au mal que vous faisait un animal, que d'avoir sur soi sa dépouille.

Excellent grigri, puisque me voici... parmi vous.

J'ai gardé ces deux cornes, et j'en ai, depuis, ajouté d'autres pareilles à ma collection.

L'égalité n'est pas un niveau : ce grand mot ne peut avoir qu'un sens, le même, ici-bas, que là-haut : à chacun selon ses oeuvres. — EMILE AUGIER.

C'EST SI FACILE

La toux cause souvent des étouffements pénibles. C'est bien facile de la calmer avec du BAUME RHUMAL.



LE GENTLEMAN NOSE-BALL

Je marchais toujours à côté de la caravane, sur les flancs, tantôt en avant, en quête dans les flaques d'eau, les marigots, les petits lacs qui sont des infiltrations du grand.

J'attendais toujours le reniflement qui m'avertirait qu'un rhino se trouvait dans le voisinage. Car il est probable que la double corne que le rhino porte sur le nez doit fortement le gêner pour respirer. Il renifle tout le temps, fortement, comme très enrhumé.

Mais jusqu'à présent, pas de reniflement depuis notre entrée dans la brousse, pas de rhino.

Les noirs connaissant mon désir, les porteurs, le guide, à qui j'avais parlé de mon ambition, riaient un peu.

— Le rhino, — me disaient-ils, — connaît ton



Dans un mouvement de colère, l'officier saisit un candélabre et le jeta à la tête de Sylvio.

UN COUP DE FEU

L'imagination des romanciers se plaît à nous présenter des personnages mystérieux sur qui pèse une fatalité, que hante un douloureux souvenir. De ces natures extrêmes, soit en bien, soit en mal, on ne peut attendre rien que d'extraordinaire : elles sont capables également des plus atroces vengeances ou des sacrifices les plus héroïques. Dans le passionnant récit qu'on va lire, Alexandre Dumas, ce merveilleux conteur, a su tenir notre curiosité en suspens et nous intéresser jusqu'au bout au sort de deux personnages qu'une haine féroce jette l'un contre l'autre.

* * *

Notre vie dans le petit bourg de Russie, où notre régiment d'infanterie tenait garnison, n'était pas bien gaie. Notre seule distraction était de nous réunir les uns chez les autres, ne voyant guère que nos camarades.

Un seul individu non militaire appartenait à notre société. C'était un homme de trente-cinq ans à peu près ; c'est pourquoi nous le tenions pour un vétéran. Son expérience lui donnait parmi nous une certaine autorité. Personne n'a jamais connu la cause qui lui avait fait quitter le service et s'installer dans un misérable bourg où il menait une vie à la fois triste et coûteuse. Il tenait table ouverte pour tous les officiers du régiment.

Nul ne connaissait ses ressources, et personne n'osait l'interroger là-dessus. Sa principale occupation était le tir au pistolet ; les murs de ses chambres, criblés de balles, étaient piqués de trous comme des ruches d'abeilles. La perfection avec laquelle il maniait le pistolet était telle que, s'il eût proposé à un des officiers de notre régiment d'abattre une poire posée sur sa casquette, celui-ci eût accepté sans hésitation.

Souvent dans nos causeries nous parlions duel ; Sylvio, c'est ainsi que je le nommerai, ne prenait jamais part à ces sortes de conversations. Si par hasard on lui demandait : "Vous êtes-vous jamais battu ?" il vous répondait avec aigreur un "oui" bien sec, sans en dire davantage. Nous étions persuadés que sa conscience lui reprochait une victime de l'art fatal dans lequel il eût pu être professeur. Au reste, il ne nous était jamais venu en tête de le soupçonner de poltronnerie. Une aventure survint, qui nous étonna tous.

Une fois, dix de nos camarades dînaient chez Sylvio ; on buvait, comme à l'ordinaire, énormément. Après dîner, nous nous mîmes à jouer. Il y avait parmi nous un nouvel officier qui n'était pas au courant des habitudes de Sylvio, qui, toujours silencieux, n'intervenait jamais dans nos querelles de jeu. Une discussion sans importance s'éleva ; l'officier, excité par le vin et le bruit, prit à témoin le maître de la maison, et, n'en obtenant pas de réponse, se crut grièvement offensé. Dans un mouvement de colère, il prit un candélabre et le jeta à la tête de Syl-

vio, qui, par bonheur, évita le coup. Sylvio se leva, pâle de colère et les yeux flamboyants.

— Monsieur, sortez, je vous prie, lui dit-il, et remerciez Dieu que cela soit arrivé dans ma maison.

Nous ne nous trompâmes pas sur les suites de cette agression, et nous regardâmes d'avance notre ami comme tué.

Le lendemain, en nous revoyant au manège, nous nous demandâmes si le pauvre lieutenant était encore de ce monde. En ce moment même il arriva, et nous dit que jusqu'à cette heure, il n'avait pas entendu parler de Sylvio.

Trois jours se passèrent, le lieutenant était toujours vivant.

Sylvio ne se battit point. Il se contenta d'une légère explication et fit la paix. Cela lui nuisit fort dans l'esprit des jeunes gens.

Cependant, tout s'oublia peu à peu, et Sylvio reprit son influence sur nous.

Moi seul ne pouvais prendre sur moi de me rapprocher de lui, et, malgré l'affection que j'avais eue pour lui, depuis ce temps je ne le revis qu'en présence de nos camarades, et nos conversations intimes cessèrent. Une fois que nous étions réunis, on remit à Sylvio un paquet dont il arracha le cachet avec les marques d'une vive impatience.

En parcourant la lettre, ses yeux lançaient des éclairs.

— Messieurs, dit Sylvio, la situation de mes affaires demande que je parte immédiatement. Je me mettrai en route la nuit prochaine, et j'espère que vous ne me refuserez pas de dîner avec moi pour la dernière fois. Je vous attends, vous aussi, et vous attendez absolument, dit-il en s'adressant à moi.

En disant ces mots, il sortit précipitamment.

J'arrivai chez Sylvio à l'heure indiquée, et j'y trouvai presque tout le régiment : ses effets et même ses meubles étaient déjà emballés, et il ne restait que les murs criblés de balles. Nous nous mîmes à table. Le maître de la maison était de joyeuse humeur, et bientôt sa gaieté nous gagna tous.

Il était tard lorsque nous sortîmes de table ; et, comme j'allais, ainsi que les autres, prendre congé de Sylvio, il me dit :

— J'ai besoin de vous parler.

Je restai.

Nous demeurâmes en tête à tête, et au milieu du plus profond silence, nous commençâmes à tirer force fumée de nos chibouques.

Plusieurs minutes s'écoulèrent : Sylvio rompit le silence.

— Sans doute ne nous reverrons-nous jamais, me dit-il. Peut-être avez-vous remarqué que je m'occupe fort peu de l'opinion que les autres peuvent avoir de moi ; mais vous, je vous aime, et je sens qu'il me serait pénible de vous laisser dans l'esprit une mauvaise opinion de moi.

Cela vous a paru étrange, n'est-ce pas, con-

tinua-t-il, que je ne demandasse point réparation à ce stupide ivrogne qui m'avait jeté un candélabre à la tête ? Vous comprenez bien qu'ayant le choix des armes et le droit de tirer le premier, j'avais sa vie entre mes mains, tandis que la mienne ne courait pas grand danger. Je pourrais mettre ma modération sur le compte de ma grandeur d'âme ; mais je ne veux pas mentir : si j'eusse pu le punir sans risquer ma vie, je ne lui eusse point pardonné.

Je regardai Sylvio avec stupéfaction : un tel aveu me cassait les bras. Sylvio continua :

— Oui, c'est vrai, je n'ai pas le droit de risquer ma vie. Il y a six ans que j'ai reçu un soufflet, et celui qui me l'a donné est encore vivant.

Ma curiosité était excitée au plus haut degré.

— Ne vous êtes-vous donc point battu ? lui demandai-je.

— Je me suis battu, répondit Sylvio, et voici la preuve de notre duel.

Il se leva, et tira d'un carton à chapeau un bonnet de police ; il le mit sur sa tête : il était troué d'une balle à un pouce du front.

— Vous savez, dit Sylvio, que j'ai servi dans le régiment des hussards de ***. Dans ma première jeunesse, ce fut pour moi un irrésistible besoin que d'être le premier partout : de mon temps, il était de mode d'être tapageur, j'étais le premier tapageur de toute l'armée.

Je me reposais sur mes lauriers, lorsqu'un jeune homme, riche et d'une illustre famille — permettez-moi de taire son nom — entra dans notre régiment.

De ma vie, je ne vis homme plus séduisant. Ma royauté chancelait. Je le pris en haine. Son succès au régiment me mettait au désespoir.

— Je commençai à lui chercher querelle ; mais à mes épigrammes il répondait par des épigrammes plus spirituelles et plus piquantes que les miennes. J'étais forcé de me l'avouer, et ma rage en augmentait.

Enfin, dans un bal chez un seigneur polonais, le voyant l'objet de l'attention de toutes les femmes, je lui dis à l'oreille une injure grossière.

Il s'emporta, cette fois, et me donna un soufflet. Nous nous jetâmes sur nos sabres ; les dames s'évanouirent ; on nous sépara, et, la même nuit, nous partîmes pour nous battre.

Le jour se levait : j'étais à la place indiquée avec mes trois témoins ; avec une impatience fébrile, j'attendais mon ennemi, dont j'eusse voulu hâter l'arrivée. Je le vis venir de loin et accompagné d'un seul témoin.

Il s'approcha de nous, tenant à la main sa casquette, pleine de merises.

Les témoins nous mesurèrent douze pas. J'avais le droit de tirer le premier ; mais l'agitation de mon poulx était telle, que je n'étais plus sûr de ma balle, et que j'insistai pour que ce fût lui qui fît feu d'abord.

Il refusa. Nous décidâmes que l'on s'en rapporterait au sort.

La chance fut pour ce favori du bonheur. Il visa et perça ma casquette.

C'était à moi de tirer. Enfin, je tenais sa vie entre mes mains. Je le regardai avec avidité, tâchant de saisir en lui au moins l'ombre d'un frémissement. Il attendait mon coup de feu en mangeant ses merises, qu'il tirait de sa casquette.

Son sang-froid m'enragea.

Quelle nécessité, me demandai-je, d'ôter la vie à un homme auquel la vie paraît si indifférente ?

Une mauvaise idée me traversa le cerveau ; j'abaissai mon pistolet.

— Je crois, lui dis-je, que vous n'êtes pas préparé à la mort, déjeunant aussi agréablement que vous le faites. Permettez-moi donc de vous laisser achever votre repas.

— Vous ne me dérangez nullement, monsieur ; mais faites comme vous voudrez. Vous avez un coup à tirer sur moi ; que vous le tiriez maintenant ou plus tard, je serai toujours à votre disposition.

Je me retournai vers mes témoins en leur disant :

—Je ne tirerai pas aujourd'hui.

Et le duel fut fini.

Je pris mon congé, et je me retirai dans ce bourg, où pas un jour ne se passa depuis ce temps sans que je pensasse à la vengeance.

Maintenant, l'heure est arrivée.

Sylvio tira de sa poche la lettre qu'il avait reçu le matin, et me la donna à lire.

Quelqu'un lui écrivait que la personne en question se préparait à se marier avec une charmante jeune fille.

—Vous devinez, continua Sylvio, quelle est la personne en question. Eh bien, je pars pour Moscou, et nous verrons s'il verra la mort avec autant de sang-froid, demain ou après-demain, que le jour où il mangeait des merises.

Le domestique entra en disant que les chevaux étaient prêts. Sylvio me serra la main ; il s'assit dans un petit chariot où étaient chargés seulement deux choses : un sac de voyage avec sa garde-robe et une boîte avec ses pistolets.

Et la voiture partit au galop.

Plusieurs années s'étaient écoulées, la situation de mes affaires me forçait d'habiter un petit village du district de N***.

A la distance de quatre verstes de ma maison se trouvait une riche propriété appartenant à la comtesse B... La comtesse y avait fait une apparition pendant un mois à peine, la première année de son mariage, et n'y était pas revenue ; cependant, le second printemps qui suivit mon arrivée dans le pays, elle vint avec son mari s'installer pour l'été.

L'arrivée d'un riche voisin est un événement pour des campagnards ennuyés. Aussi, le premier dimanche après son arrivée, allai-je à leur campagne pour me recommander à Leurs Excellences comme leur plus proche voisin et leur plus humble serviteur.

Le comte était un homme de trente-deux à trente-trois ans, d'une belle et noble figure ; il me fit un accueil franc et amical ; j'étais sous le charme de sa conversation libre et enjouée, lorsque je vis tout à coup entrer la comtesse. Elle était véritablement fort belle.

Il me présenta à sa femme, je tâchai d'être aimable. Bientôt nous fûmes comme de vieilles connaissances, causant avec confiance ; pendant leur conversation, j'examinais tantôt les livres posés sur les tables, tantôt les peintures accrochées à la muraille. Je ne suis pas connaisseur en tableaux, mais l'un d'eux attira mon attention.

C'était un paysage de Suisse, mais ce n'était ni le site que représentait le paysage, ni l'exécution que je regardais, c'était une balle se doublant, et perçant le tableau.

—Diable ! voilà un beau coup de pistolet, dis-je au comte.

—Oui, me répondit-il, c'est un coup remarquable, n'est-ce pas ? Et vous, me demanda-t-il, tirez-vous bien ?

—Passablement, lui dis-je ; à trente pas je suis à peu près sûr, avec un pistolet qui me serait connu, de toujours loger une balle dans une carte à jouer.

—Ah ! vraiment ! me dit la comtesse, attentive au plus haut degré. Et toi, mon ami, ajouta-t-elle en se tournant vers son mari, ferais-tu ce que fait monsieur ?

—Nous essayerons, dit le comte. Il y eut un temps où j'étais d'une certaine adresse à cet exercice, mais depuis quatre ans, je n'ai pas touché un pistolet.

—Alors, répliquai-je, je tiens un pari, c'est que vous ne toucherez pas une carte, même à la distance de vingt pas. Le pistolet demande un exercice de tous les jours. Il ne faut pas se négliger, Excellence, ou sans cela on se déshabitude tout de suite. Le meilleur tireur que j'aie connu avait l'habitude de couper tous les jours, avant son dîner, trois balles sur un couteau. Il s'était accoutumé à cela comme à prendre son petit verre d'eau-de-vie avant le potage.

S'il arrivait par hasard qu'il vît une mouche sur le mur, — vous riez, comtesse, je vous jure que je vous dis la vérité, — il criait : "Cousma, un pistolet." Le domestique lui apportait le pistolet tout chargé ; à peine prenait-il le temps de viser : — paf ! — la mouche était écrasée sur le mur.

—C'est merveilleux, dit le comte, et comment s'appelait-il ?

—Sylvio, Excellence.

—Vous avez connu Sylvio ? s'écria le comte en bondissant, vous avez connu Sylvio ?...

—Comment ne l'aurais-je point connu, nous étions amis ! Il avait été reçu au régiment comme un camarade, et voilà cinq ans que je n'ai entendu parler de lui ; mais, d'après ce que vous dites, vous-même l'avez connu, Excellence ?

—Oui, je l'ai connu, et bien connu, je vous jure. Si vous étiez son ami, il a dû vous dire le

j'allai me placer dans l'angle de la chambre, le priant de tirer vite et avant que ma femme entrât.

—Je n'y vois pas, dit-il ; faites apporter de la lumière.

J'appelai le domestique et lui ordonnai d'allumer les bougies ; puis je fermai la porte et allai reprendre ma place, en le priant de nouveau de ne pas me faire attendre. Il visa ; je comptai les secondes ; je pensai à elle. Il se passa un moment affreux. Sylvio laissa retomber sa main.

—C'est un malheur, dit-il, que le pistolet soit chargé d'une balle au lieu d'un noyau de cerise ; il est lourd et me fatigue la main.

Puis, après une minute qui me parut un siècle :

—En vérité, reprit-il, ce ne serait pas un duel, mais un assassinat. Je n'ai point l'habitude de tirer sur un homme désarmé. Re commençons, et tirons à qui fera feu le premier.

Ma tête tournait ; je crois que je ne consentis pas d'abord. Cependant, je me rappelle que nous chargeâmes les pistolets, que nous refîmes deux billets, et les mîmes dans la casquette qui avait été percée par moi : le sort me favorisa. Cette fois encore, c'était à moi de tirer le premier.

—Tu es diablement heureux, comte, me dit-il avec un sourire que je n'oublierai jamais.

Je ne sais pas comment cela se fit, mais en tirant, au lieu de toucher mon adversaire, je mis ma balle dans ce tableau.

Le comte montra du doigt le tableau. Je ne pus retenir une exclamation.

Sylvio leva de nouveau son pistolet et visa. Cette fois, l'expression de son visage me disait bien que je n'avais pas de grâce à attendre. Tout à coup, la porte s'ouvrit. Marie accourut, et, avec un cri de terreur, se jeta à mon cou. Sa présence me rendit mon sang-froid. Je fis un effort et éclatai de rire.

—Folle ! lui dis-je ; ne vois-tu pas que nous nous amusons ? Il s'agit d'un pari. Est-il possible de se mettre dans un pareil état ? Voyons, va boire un verre d'eau, reviens, et je te présenterai un ancien ami.

Mais elle ne voulut en rien croire.

—Monsieur, au nom du ciel ! est-ce vrai ? demanda-t-elle en s'adressant au sombre Sylvio, est-ce vrai que vous plaisantez ? est-ce vrai qu'il s'agit



—Tirez-vous, oui ou non ?" s'écria le comte, tandis que sa femme éperdue se jetait aux pieds de Sylvio.

nom d'une personne qui lui donna un soufflet dans un bal ?

—Non, Excellence, jamais.

Puis, tout à coup frappé d'une idée et regardant le comte :

—C'est vous ? lui dis-je.

—Oui, c'est moi, répondit le comte avec une vive agitation, et ce tableau percé est un souvenir de notre dernière entrevue. Vous avez su, monsieur, comment j'ai insulté votre ami ; sachez aussi comment il s'est vengé.

Il y a cinq ans que je suis marié. Le premier mois, je le passai dans ce village. A cette maison se rattachent mes plus doux instants de bonheur et mes plus tristes souvenirs.

Un soir, on me dit qu'une visite m'attendait dans mon cabinet. J'entrai alors dans la chambre, et, dans un coin, j'aperçus un homme avec une longue barbe et tout couvert de poussière. Il se tenait près de la cheminée.

Sylvio ! m'écriai-je.

Et j'avoue que je sentis mes cheveux se dresser sur mon front.

—C'est à moi de tirer, me dit-il, es-tu prêt ?

Il avait le pistolet à la ceinture.

Je fis un mouvement de tête en signe que je reconnaissais son droit ; et, mesurant douze pas,

d'un pari ?

—Oui, oui, dit Sylvio, oui, nous plaisantons ; c'est l'habitude du comte de plaisanter. Un jour, en plaisantant, il me donna un soufflet ; un autre jour, en plaisantant encore, il me fit, avec une balle, ce trou à ma casquette ; enfin, en plaisantant toujours, il vient de me manquer pour la seconde fois. A mon tour de plaisanter.

Et en disant ces mots, pour la troisième fois, il leva son pistolet à la hauteur de sa poitrine. Marie comprit tout : elle se jeta à ses pieds.

—Oh ! m'écriai-je, n'as-tu pas honte ?

Et furieux : "Voyons, monsieur, continuai-je, en finirez-vous ? tirez-vous, oui ou non ?"

—Non, répondit Sylvio, je suis content, j'ai vu ta crainte, tes angoisses, ta terreur. Deux fois je t'ai fait tirer sur moi, deux fois tu m'as manqué. Je te laisse avec ta conscience.

Et il s'avança jusqu'à la porte pour sortir. Mais sur le seuil il s'arrêta, se retourna vers le tableau, prit à peine le temps de viser, fit feu et sortit. Pour que je ne doutasse point de son adresse, il avait mis sa balle juste sur la mienne.

Le comte se tut. Je venais d'entendre la fin du roman au commencement duquel j'avais pris un si vif intérêt.

Depuis lors, je ne revis jamais Sylvio.



LE DINER DU JOUR DE L'AN A LA VILLE

POUR NOS LECTRICES

CHRONIQUE DE LA MODE

Pour les nouveautés, nous retardons jusqu'à faire revivre les modes d'il y a cent ans et plus. Les épaules paraissent très basses, grâce aux garnitures tombantes, aux cols, aux pèlerines, aux berthes, aux empiècements ronds, descendant très bas sur le corsage. On fait des corsages ajustés à pincées, tendus dans une ceinture corselet ou descendant en pointe. Quant aux manches, il est fortement question de revenir à la vraie manche à gigot, mais le modèle préféré est étroit du haut, s'élargissant en entonnoir jusqu'au coude, où un bout de manche est rapporté, et se rétrécit jusqu'à devenir un poignet dans le bas. On fait du reste ce qu'on veut pour les manches, et la variété est tellement grande qu'elle facilite étonnamment les arrangements pour rajeunir les vieilles robes, car elles sont faites en plusieurs parties et composées d'étoffes et de nuances différentes et disparates. On parle beaucoup des robes princesses s'arrêtant aux trois-quarts de la jupe, des jupes composées de trois volants en forme comme des tuniques, et d'un genre tunique serré tout autour de la taille par des fronces.

Pour robes habillées, toutes les préférences vont aux draps dans les teintes claires. Ces coloris, d'une finesse extrême, seraient difficiles à décrire, car dans les verts à la mode seule-

ment on compte plus de douze teintes claires. Ces robes de drap se font très ouvragées, couvertes de garnitures en relief, très lourdes, très épaisses, motifs de velours ou de panne découpés, fleurs, feuillages, arabesques, appliqués sur du foulard ou de la guipure, formant galon, ou directement sur le drap. Ce sont les couturières qui disposeront elles mêmes ces ornements, d'après leurs idées personnelles, ce qui donnera beaucoup d'imprévu à chaque toilette.

A signaler aussi une nouveauté consistant à mélanger le drap et le taffetas de façon si intime que les deux tissus font corps l'un avec l'autre à ce point qu'il est difficile de savoir si la robe est en drap ou en soie.

Parlons un peu des chapeaux. Que dites-vous, Mesdames, du feutre poilu dit: Américain, pastiche du couvre-chef que nous portions cet été avec un voile qui descendait tout autour. Ce voile, très raccourci, forme l'ornement du chapeau avec un gros oiseau dessus.

Pour toilette, voici le grand feutre Directoire, tout noir, garni d'un beau panache de têtes de plumes frisées et de trois petites jarretières de velours; fermées par de petites boucles d'acier.

Puis, voici le plateau de feutre, traversé d'une longue plume d'autruche, posée plate et passant au travers de la passe pour retomber sur l'oreille. Enfin, comme garniture de chapeaux, voici des ornements de plumes d'oiseaux -des îles, des fleurs et feuillages de velours en guirlandes, de petits choux de satin de diverses couleurs en forme de roses, des hirondelles couchées de côté sur les chapeaux de chenille et les cyclamen avec leur feuillage sur des formes recouvertes de taupeline.

Cette nouvelle fourrure est d'un gris bleuté idéal, dont la jolie nuance fait le succès. Je me suis laissé dire que c'est avec la dépouille de nos rats d'égout qu'on fait de la taupe?...
—

LES BAINS

Parmi les soins "indispensables" que la femme doit prendre pour conserver la beauté de son corps en général et assurer la souplesse de chacun de ses membres, en particulier, il faut en première ligne placer "l'hydrothérapie".

Les bains seraient, à eux seuls, capables, s'ils étaient pris comme il faut, d'entretenir la jeunesse.

Le bain et l'usage fréquent de l'hydrothérapie sont la meilleure assurance, pour la femme, contre les désagréments de l'âge.

La santé dépend absolument d'une hygiène hydrothérapique bien comprise; aussi sommes-nous persuadés que nos lectrices nous sauront gré d'avoir songé à leur

donner quelques indications sur la façon dont elles doivent prendre leurs tubs, et leurs bains.

Il ne leur faut pas oublier, en effet, qu'elles ne seront jamais assez soucieuses des soins à donner à leur corps, surtout quand la beauté dépend de ces soins.

Qu'elles n'oublient pas que l'hydrothérapie est indispensable à tous, mais surtout à la femme. Elle seule assure une propreté intégrale, complète, elle donne à la peau la fraîcheur, la souplesse, l'élasticité et la vigueur qui donnent au corps un ensemble harmonieux, tout en assurant un fonctionnement extrêmement régulier des organes, en stimulant l'action des pores de la peau.

Par les ablutions et les bains fréquents, ils sont obligés de rester ouverts; leur liberté est assurée, et c'est le seul, l'unique moyen de permettre l'expulsion de toutes les impuretés, qui, provenant de l'acreté du sang, ou du fonctionnement plus ou moins actif de tel ou tel organe, deviennent, quand elles ne sont éliminées, la cause de maladies dont les origines vous paraissent, au premier abord, inexplicables.

SAC À LINGE



Notre modèle est en toile flamande crème ou grise. La tête est formée par deux rangées de fronces dans lesquelles on passe une coulisse ou une cordelière. La broderie dont nous reproduisons un motif en grandeur naturelle s'exécute avec des soies lavables blanche et jaune, trois tons, pour les marguerites, et vert ombré trois tons pour les feuillages. Ce dessin se reporte sur les deux sens, en semés sur l'étoffe.

Le brillant rendu à l'étain

Une excellente manière de redonner aux objets en étain le brillant du neuf, est, après les avoir lavés à l'eau très chaude, de les frotter avec une pâte composée de savon mou, d'huile d'olive et d'argile très fine. On essuie avec une peau sèche et souple. On rend aussi les étains parfaitement brillants en les frottant avec de l'oignon après les avoir passés à l'eau de soude bouillante. Tout cela n'est pas bien difficiles, et avec un peu de soins...

La vie à deux adoucit l'égoïsme humain en le dédoublant. — Marcel Prévost.

* * *

Il y a beaucoup de femmes qui, le lendemain du mariage, sont veuves du mari qu'elles s'étaient imaginé. — MAURICE DONNAY.



Quel manteau de drap ou de velours peut rivaliser de souplesse avec ce grand châle d'hermine, bordé d'une frange d'effilés de chenille blanche.

Page de Saint Nicolas

LA NEIGE

Un enfant disait à la neige:

—Pourquoi ne pas rester dans tes montagnes de nuages?

Ta présence attriste la terre et dérobe à nos yeux la verdure des gazons épargnés par l'automne.

Je t'ai vu obscurcir le ciel bleu, et le monde est devenu comme un grand vieillard aux cheveux blanchis de chagrin.

Les plaines à l'horizon sont mélancoliques, et les rameaux de nos arbres se brisent sous ton poids.

Les corbeaux t'aiment, parce que tu fais ressortir leur noir plumage, lorsqu'ils volent en tournoyant sous le ciel solitaire.

Mais le petit oiseau te maudit, parce qu'il a froid sur la branche et ne sait où poser son pied.

Le voyageur te maudit, parce que tu as caché le sentier à ses pas et qu'il voit des fantômes blancs courir dans la campagne.

Pourquoi nous poursuivis au sein même des cités et jeter ton manteau sur le faite éclatant de nos demeures?

Les écoliers te pétriront de leurs doigts engourdis, dans les carrefoirs et forgeront de tes débris des armes à l'image de la guerre.

De méchants enfants te durciront sous leurs pas; ils t'étendront comme un piège sur la voie du vieillard qui tremble et de la femme qui chancelle.

Mais Dieu, pour te punir, fera tomber sa pluie ou briller son soleil, et ton éclat se fondra dans la fange des ruisseaux.

Tu passeras plus vite encore que la fleur, et tu ne voiles sous tes charmes que le froid de la mort.

Moi, je te hais, parce que ma mère me défend de sortir, et que tu es comme le linceul de la nature endormie sous l'haleine des frimas.

La neige répondait à l'enfant:

Mes légers flocons voltigent par les airs comme une pluie de fleurs blanches épanchée par l'hiver.

Les poètes ont chanté mon éclat virginal, et j'ai été à leurs yeux comme le symbole de l'innocence.

Les laboureurs saluent avec joie mon arrivée propice; ils bénissent la féconde chaleur du sol et les germes des moissons préservés par mon abondance.

Enfant, ta jeune intelligence ne cherche que le plaisir, et tes yeux à peine ouverts ne voient pas l'utilité des choses.

Je viens parce que Dieu m'envoie, et ta mère t'a dit que ce qu'il fait est bien.

Je suis la parure éblouissante de l'hiver, et la bienfaisante gardienne des promesses du printemps.

Sans moi, la gelée hâtive tuerait le fruit que juin fera éclore et glacerait la sève des rameaux qui devaient s'épanouir en feuillages.

Ne me maudits pas parce que de jeunes insen-

LE SACRIFICE

—Maman, qu'est-ce qu'un sacrifice? demandait un jour à sa mère un bon petit garçon.

Un peu embarrassée pour répondre directement à cette question, la pieuse mère eut recours à un exemple.

—Un sacrifice, dit-elle, ce serait, par exemple, si, au lieu de dépenser en amusements la pièce de vingt sous que ta grand'mère t'a donnée hier à l'occasion de ta fête, tu la donnais pour l'amour du bon Jésus et de la sainte Vierge, à quelque pauvre petit qui n'aurait ni pain ni vêtement.

L'enfant ne répondit pas; il réfléchissait.

Le lendemain matin, il dit à sa mère:

—Maman, je veux faire un sacrifice; je donnerai ma pièce de vingt sous au petit pauvre malade, chez qui vous m'avez mené l'autre jour.

Au déjeuner, il met de côté le gâteau de son dessert.

—Tu n'as plus faim, mon ange? lui demande la mère.

—Je le garde pour notre petit pauvre.

—Mange-le, je t'en donnerai un autre pour lui.

—Oh! non, maman; ce ne serait plus la même chose.

—Comment cela?

—Ce ne serait pas un sacrifice: je ne me serais pas privé pour l'amour du bon Dieu et de la sainte Vierge.

Des larmes de joie vinrent aux yeux de l'heureuse mère. Elle ne dit rien, et laissa l'enfant "faire son petit sacrifice."

A QUOI JOUONS-NOUS?

AU GROS RAT NOIR A TETE BLANCHE. — Prenez un radis noir de moyenne grosseur et aussi régulier que possible; aplatissez-le sur un côté afin qu'il tienne bien d'aplomb. Découpez une tête de rat dans la partie supérieure du légume. Deux épingles noires enfoncées dans le radis feront des yeux pétillants de vivacité; quelques petits

bouts de fil noir, ou, mieux, de crin, donneront l'illusion de fort belles moustaches; quant aux oreilles, vous les découpez dans les rognures de la tête et les enfoncerez dans une incision à l'aide du canif. La queue du radis sera celle du raton.

Vous pourrez, à l'aide des mêmes procédés, faire un superbe rat blanc en prenant un navet long au lieu d'un radis noir.

* * *

On s'inquiète toujours plus de l'orateur que du discours.



UNE ÉMULE DE GRAND'MÈRE!

sés me destinent à la guerre. Heureuses les nations qui ne se battraient qu'à coups de boules de neige, et dont la haine se fondrait aussi vite que les armes!

Ne me maudits pas, si de méchants font de moi une embûche à la faiblesse, car toute faute entraîne son châtement, et j'affligerais leurs coeurs en faisant tomber leurs mères.

Enfant, l'été serait moins beau, si l'hiver était moins triste, et, lorsque les fleurs s'entr'ouvrent et sourient à vos regards, qui se souvient de mon règne éphémère?

C'EST MOI L'MAÎTRE



I

—Va donc, grand lâche!
—Fainéante!
—Dis-le encore une fois?
—Oui, fainéante!

GASCON ET NORMAND

Deux menteurs, l'un Gascon, l'autre Normand, faisaient route ensemble.

Arrivés dans une plaine, ils aperçurent une oie qui, sottement, s'était éloignée de ses compagnes. Courir sus, la saisir malgré ses cris, fut promptement fait. Nos gens n'étaient pas des plus scrupuleux sur l'article "le bien d'autrui".

—Faut de la conscience, disait le Normand, mais pas trop n'en faut: l'excès nuit en tout... A qui appartiendra l'oie?

C'était là le point essentiel.

—Il faut la partager, dit le Gascon.

—Non pas, répond le Normand. Couper par la moitié une si belle bête? Oh! non; ce serait un meurtre. Tenez, si vous voulez, l'oie appartiendra tout entière à celui qui, pendant la nuit, aura fait le plus beau rêve.

—Accepté, dit le Gascon.

Sur le soir, nos voyageurs entrent dans une auberge. Après un mince souper, ils se souhaitent "cordialement" le plus beau rêve et se retirent chacun dans la chambre qui lui a été assignée, non sans avoir confié l'oie (prudence est mère de sûreté) à la garde de l'aubergiste; ce qui prouve d'une manière décisive que Gascon et Normand avaient l'un envers l'autre une confiance réciproque.

—Quel rêve pourrais-je faire? se disait le Normand, quel rêve pourrais-je donc faire pour avoir l'oie?

Après avoir longtemps cherché et probablement trouvé, il s'endort, satisfait.

Notre Gascon, de son côté, ne perdait pas son temps: il plumait l'oie, la faisait rôtir, et la mangeait en compagnie de l'aubergiste et de sa famille (c'étaient de ses compatriotes).

Le lendemain, dès l'aurore, le Normand arri-



IV

—Qu'est-ce qu'y a?
—J'ai une lettre à remettre au mait'e de la maison.

ve dans la chambre de son compagnon de voyage.

—Ah! mon cher, continue-t-il, le beau rêve que j'ai fait! Figurez-vous que j'étais monté sur un char attelé d'oiseaux comme on n'en saurait voir, et je voyageais dans les airs.

—Mon ami, répondit le Gascon, je le sais bien; je vous ai vu partir, et, dans la crainte que vous ne revinssiez pas de sitôt, nous avons mangé l'oie. Laisser gâter une aussi belle bête, c'eût été un meurtre. Parole de Gascon ou de Normand, car nous nous valons l'un et l'autre, l'oie était délicieuse... Demandez plutôt à notre hôte: il en a mangé sa bonne part.

Tant il est vrai qu'un menteur a la main assez heureuse pour rencontrer sur son passage un plus menteur que lui.

Que la joviale aventure de ce Gascon et de ce Normand nous rappelle aussi le proverbe qu'"un menteur est pire qu'un voleur".



II

Et: pan, pan, Bientapé reçoit un coup de chausson dans l'estomac, un coup de poing sur le nez.

LE TESTAMENT D'UN HORLOGER

Un lecteur nous communique cette pièce, qu'il garantit authentique:

"Mon fils,

"L'heure de ma mort va sonner au cadran de l'éternité, mon existence ne tient plus qu'à la pointe d'une aiguille, le timbre fêlé de ma voix s'éteint, car cette dernière minute est sacrée, il ne faut pas en perdre une seconde. Que l'honneur soit le ressort réel de ta vie et la prudence le régulateur de tes actions. Si tes mouvements sont toujours réglés par la crainte de Dieu, pour toi les heures s'écouleront dans une large sphère de bonheur et de délices.

"Ne rhabille jamais la fraude avec l'émail trompeur: le vol est le grain de poussière qui arrête les rouages d'une conscience pure, souvent même, il fait des trous qui ne sont pas en rubis.

"Si tu suis mes conseils, tu n'auras pas besoin, quand la chaîne de tes jours se brisera, de remonter le cours de ta vie pour chercher des échappements, et tu pourras, sans balancier, te mettre d'accord avec le grand horloger de l'univers, car tu auras les mains nettes et nullement guillochées par le frottement de mauvaises actions. Adieu, mon fils, je casse mon verre de montre et ne puis le remplacer.

"Signé: COUCOU."

Espérons que ce brave horloger, au coeur d'or, loge dans le ciel: il avait bien réglé tout, même son dernier battement, et saint Pierre ne le laissera pas carillonner à la porte du paradis.

ÇA S'EXPLIQUE

—Vous souffrez d'un estomac totalement délabré. Auriez-vous beaucoup vécu?

—Que non pas, cher docteur, mais l'an passé mes trois filles ont pris des cours de cuisine.

UNE MEPRISE

Le maire d'une des communes de l'Ouest de la France délégua un jour son garde champêtre et un boulanger pour aller conduire à l'asile d'aliénés un fou, répondant au nom de Legrand.

En route, le garde champêtre, le boulanger et le fou, — fort loin d'être mal commode, — s'attardèrent dans les auberges, en sorte que, lorsque le trio arriva à l'asile, le directeur, ne comprenant pas clairement les explications des trois ivrognes, télégraphia au maire de la commune:

—Quel est le fou des trois?

Le maire répondit:

—C'est Legrand.

Le télégraphiste transmit: "C'est le grand."

Le directeur toisa nos trois hommes et fit empoigner le plus "grand" des trois, qui se trouva être le garde champêtre.

Celui-ci, dégrisé, eut beau crier: "Mais je ne suis pas l'aliéné, je suis le garde champêtre!", on crut qu'il avait la folie des grandeurs et, comme il se débattait, on lui mit la camisole de force.

Ce n'est que trois jours après que l'erreur fut reconnue, quand le véritable fou, rentré dans sa commune, alla trouver la femme du garde champêtre, pour lui dire:

—Je ne savais pas que ton homme était fou. C'est moi qui l'ai conduit à l'asile.

EQUITABLE

Un employé de la maison Legripart se plaint amèrement à son chef:

—Il n'est réellement pas juste que je touche cinquante francs de moins que Laplume, qui fait exactement le même travail que moi.

—Vous avez raison d'appeler mon attention sur cette petite injustice, dit gravement le chef; je vais diminuer de cinquante francs les appointements de votre collègue.



III

—Ah! tu tapes avec les pieds... attends que j'voie qui est là, et je reviens.

—A pas peur!

C'EST SERIEUX

Deux individus se rencontrent sur le trottoir. L'un d'eux, querelleur de profession, convoie l'autre en passant. Celui-ci, plus spirituel que brave, se retourne vers son agresseur et lui dit:

—Est-ce sérieux, ce que vous faites-là?

—Certainement, m'ôssieu.

—A la bonne heure! Parce que je n'aime pas la plaisanterie.

LE DERNIER MOT

Mme Lecoq possède un talent particulier pour avoir toujours le dernier mot.

—Si c'est possible! s'exclame-t-elle en voyant rentrer son mari, si c'est possible de se faire couper les cheveux si court!

—Mais, chère amie, hasarde l'infortuné, je ne me suis pas fait couper depuis dix jours.

—Vraiment? dit la dame; eh bien, je crois qu'il n'est que temps que vous le fassiez. Dix jours sans se faire couper les cheveux! a-t-on idée d'une négligence pareille.



V

—Attendez, je n'peux pas encore vous dire qui est l' maître.

Et, prenant le manche à balai, il va retrouver sa femme.

LE JUGEMENT DU CADÏ

Chadi-Ben-Alouf étant mort, et Mahomet l'ayant enlevé par sa mèche au paradis d'Allah, ses trois fils, Ali, Abdallah, Ibrahim, ouvrirent son testament afin de s'octroyer son héritage.

—Je laisse dix-sept chameaux, avait écrit le brave musulman, et je désire qu'ils soient partagés de la manière suivante:

—Ali, mon fils aîné, en prendra la moitié; Abdallah, le cadet, le tiers; et le plus jeune, Ibrahim, le neuvième.

Sans réfléchir davantage, les enfants de Chadi-Ben-Alouf voulurent procéder immédiatement à l'exécution des dernières volontés de leur père.

Mais, après de vains essais, ils furent convaincus: 1^o que l'aîné ne pouvait prendre la moitié des dix-sept chameaux, car il eût fallu en couper un en deux; 2^o que le cadet ne pouvait pas davantage avoir le tiers de dix-sept chameaux; 3^o que le dernier était, lui aussi, dans l'impossibilité de prendre le neuvième, sa part d'héritage.

Ils résolurent d'aller trouver le Cadi et de lui demander conseil.

Ils le trouvèrent accroupi sur le sable, tourné du côté de la Mecque, la tête penchée sur la poitrine, semblant abîmé dans de profondes méditations ou dans un non moins profond sommeil.

—C'est bien! dit-il, quand les trois fils de Chadi-Ben-Alouf lui eurent exposé l'affaire; j'irai demain vous trouver au lever du soleil. Allez, et que Mahomet vous protège!...

Et il reprit ses réflexions ou son somme.

Le lendemain, dès la pointe du jour, quand le soleil montait sur son trône d'or et de pourpre, le bon Cadi arriva au trot de son chameau.

Les trois fils l'attendaient.

Ils s'agenouillèrent devant lui et baisèrent le

bas de sa robe, respectueusement. Puis ils l'aiderent à descendre de sa monture.

Alors le Cadi leur dit:

—Prenez mon chameau et placez-le parmi ceux de Chali-Ben-Alouf, votre père.

Et quand cela fut fait:

—Vous avez à présent dix-huit chameaux, reprit-il... Toi, l'aîné, prends-en la moitié et va-t'en!

Ali ne se fit pas prier, l'affaire lui étant avantageuse, et il partit, emmenant ses neuf chameaux.

Lorsqu'il se fut éloigné, le Cadi s'adressa au cadet Abdallah:

—Toi, ordonna-t-il, prends six chameaux, puisque tu as droit au tiers d'après le testament de ton vénérable père.

Le second, aussi content que son frère aîné, s'empara prestement de ses six chameaux et disparut avec eux.

—A ton tour, commanda le sage à Ibrahim... Ta part était le neuvième de dix-huit: prends donc deux chameaux.

Maintenant, termina le vénérable musulman, en comptant à haute voix: neuf, plus six, plus deux, cela fait bien dix-sept... Amène-moi mon chameau, qui était le dix-huitième, afin que je regagne ma demeure.

Et, enfourchant sa monture, il disparut dans le désert.



VII

Voilà l'attaque qui reprend. Quel chambard!

Les plus fortes têtes d'Afrique ne se sont pas encore expliqué comment le Cadi avait pu avantager ainsi chacun des trois frères, les contenter tous et rester propriétaire de son chameau. Aussi, le souvenir de ce merveilleux jugement est-il resté dans la mémoire de tous les Arabes. Il est passé à l'état de légende.

AU PALAIS DE JUSTICE

Un campagnard se promène dans la grande salle des Pas-Perdus. A plusieurs reprises, son regard se heurte à une inscription placée sur deux ou trois portes inutiles au service.

—Sapristi! s'écrie-t-il, on est joliment sévère ici. On condamne même les portes!

PENSEE D'UN SAGE

—Les gens d'esprit ont toujours quelque bêtise à dire."

LE BARBIER

Le brave paysan Dunavet est en visite chez un parent à Paris.

Celui-ci, après lui avoir indiqué le programme des sorties et visites de la journée, ajoute:

—Et ce soir, nous irons voir le "Barbier de Séville".

—Le barbier de c'te ville, répond Dunavet, j'ons point besoin de le voir, je me rase tout seul.



VI

—A nous deux! Ah! tu m'as tarabusté avec ton chausson!

—Touche mé un peu, sal' type, j'erie à l'assassin!...

CHEZ LE BROCANTEUR

Le client. — Quand je vous ai acheté ce vêtement, vous m'avez dit que vous me rendriez l'argent s'il ne fait pas l'affaire.

Le brocanteur. — L'argent! mais il a très bien fait l'affaire, je vous assure!

LE MALADE ET LE GRAND SPECIALISTE

Le grand chirurgien (pénétrant chez son client.) — Je viens prendre votre température.

Le malade. — Vous avez raison. Après votre dernière lettre d'honoraires, je crois que c'est la seule chose qui reste à prendre chez moi.

UN LUXE

Un des Rothschild de Paris, de Paris, de Vienne ou ailleurs, possède cinq filles aussi laides l'une que l'autre.

Loin de s'en affliger, le milliardaire s'en réjouit avec ostentation. Et, à ceux qui lui demandent la raison de cette étrange satisfaction, il répond qu'il saura les caser, et il ajoute:

—Avoir cinq filles très laides est un luxe qu'un Rothschild peut s'offrir.

PROVERBES TURCS

—Celui qui se lève le matin de bonne heure a la fortune pour compagne dans ses affaires.

—Le torrent va, le sable reste; l'argent va, la bourse reste; l'homme meurt, le nom reste...

—Demandez toujours pour que vous sachiez.

UNE CONSOLATION

Si l'on ne peut pas toujours éviter le rhume, on peut toujours le guérir avec le BAUME RHUMAL.



VIII

Le commissionnaire, qui écoutait, n'avait jamais assisté à pareille danse.



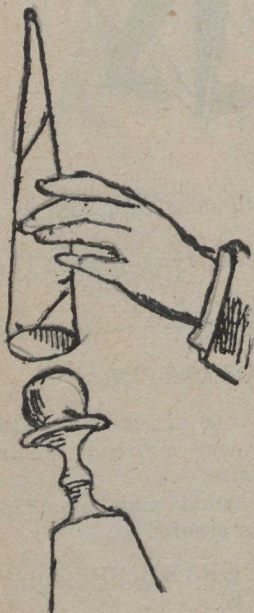
IX

Enfin, Bientapé revient avec son bâton cassé. —C'est moi qui suis le maître, l'affaire vient de s'décider avec ma femme.

Récréation en Famille

UN TOUR DE PASSE-PASSE

FAIRE PASSER UNE POMME A LA PLACE D'UNE PIÈCE DE MONNAIE ET "VICE VERSA". — Ce tour est un dérivé de celui de la "quille", mais il a l'avantage de ne laisser pénétrer dans l'esprit des spectateurs aucune idée de préparation.



Sur un verre à pied retourné, placez une pièce de monnaie que vous aurez empruntée. Recouvrez-la d'un cornet de papier que vous fabriquerez devant votre auditoire, mais dans lequel, une fois terminé, vous introduirez adroitement une pomme dont la base sera assez évidée pour couvrir la pièce. La pomme ainsi préparée a dû être placée à l'avance sur la servante de votre table.

D'autre part, prenez une pomme non préparée, semblable à celle qui est sous votre cornet, et annoncez à l'assistance que vous allez

l'envoyer dans le cornet à la place de la pièce de monnaie.

Prenez la pomme entre vos deux mains, mais en la faisant glisser jusqu'au bord de la table; laissez-la tomber sur la servante, que vous aurez rembourrée convenablement. Avant de prendre la pomme, ayez la précaution de placer dans le creux d'une de vos mains une pièce pareille à celle prêtée; simulez de faire descendre la pomme par la pointe du cornet et d'en tirer la pièce, que vous faites paraître au bout des doigts.

Enlevez le cornet en le prenant par le haut; la pomme restera sur le pied du verre, couvrant la pièce, grâce à l'évidement que vous y aurez pratiqué (voir gravure).

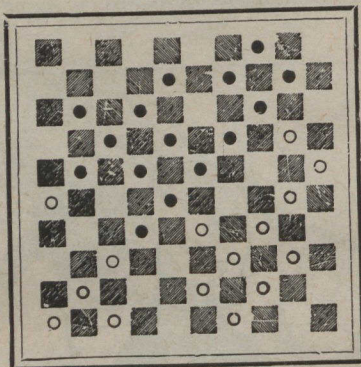
Recouvrez la pomme avec le cornet, prenez la pièce de la main droite et empalmez-la pendant le mouvement que vous exécutez pour la mettre dans la gauche, qui se referme comme si elle la recevait, et envoyez-la dans le cornet. Quant à la pomme, vous la faites sortir par le dessous de la table. Pour ce faire, mettez le bras sous la table, et en passant la main près de la servante, saisissez la pomme qui y a été posée lors du premier escamotage. En même temps, débarrassez-vous de la pièce de monnaie.

Montrez la pomme aux spectateurs, levez le cornet en le prenant par le bas pour maintenir la pomme que vous enlevez en même temps, et tenez la pointe du cornet tournée vers l'assistance, afin de marquer la pomme.

La pièce reste sur le verre; élevez-la en l'air pour la faire voir, et pendant ce temps laissez glisser la pomme du cornet sur la servante, puis montrez que votre cornet est vide.

PROBLEME DE DAMES FRANÇAIS

Par M. E. Sassous.
Noirs, 15.

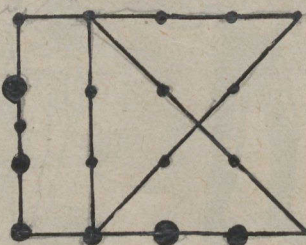


Blancs, 15

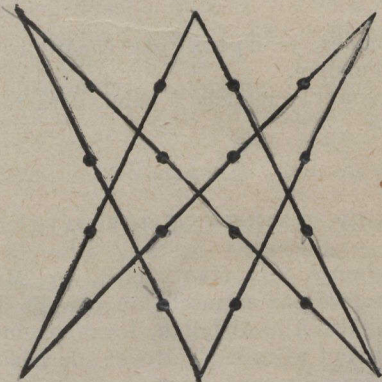
Les blancs jouent et gagnent.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 87

Petit problème. — Il s'agissait de tracer d'un mouvement continu six lignes droites, de façon à couvrir seize points placés en carré.



Ce problème comporte plusieurs solutions. En voici deux, prises parmi les plus élégantes :



Anagramme. — Atre. — Raté. — Tare.

Charade. — Ca-li-for-nie.

Mots en croix. —

J
E
R
U
U
PALESTINE
A
L
E
M

POUR ÊTRE HEUREUX EN MÉNAGE

Dans un repas de noces, donné dernièrement, un gramophone, l'instrument perfectionné qui reproduit à s'y méprendre la voix humaine, fit entendre les originaux commandements suivants, qu'on attribue à M. Coppée. Depuis ce jour, les jeunes mariés font répéter tous les soirs ces sages préceptes par le merveilleux phonographe :

DECALOGUE DE LA FEMME

Ton mari seul tu chériras
De tout coeur et parfaitement;
A lui seul tu reporteras
Ta pensée et ton sentiment.
Dans tous ses maux le soigneras,
Dans ses chagrins pareillement.
Sur son honneur tu veilleras
Comme sur le tien constamment.
Sans lui jamais tu ne prendras
Plaisir ni divertissement.
Par douceur le ramèneras
S'il a quelque mauvais penchant.
Pour lui chaque jour tu sauras
Bien soigner ton ajustement.
Et bonne mère tu seras;
C'est un vieux doux commandement.
Voisin, voisine éviteras,
Ainsi que tout propos galant.
De ton ménage ainsi feras
Un paradis toujours charmant.

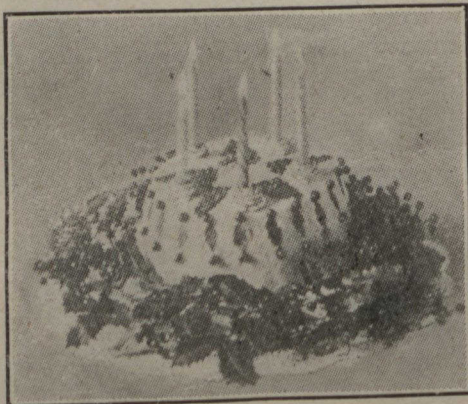
DECALOGUE DU MARI

Ta femme toujours aimeras
D'un amour parfait et constant.
En tout temps tu lui donneras
Ce qu'on obtient en travaillant.
En tout lieu tu t'efforceras
De la préserver de tourment.

Surtout sans elle tu n'auras
Jamais aucun engagement.
Avec douceur lui parleras
Comme un homme heureux et content.
Son caractère étudieras
Pour le redresser doucement.
Jamais contre elle ne tiendras
Ni discours ni propos méchant.

Cuisine Illustrée

GATEAU DU JOUR DE L'AN. — Quatre oeufs battus séparément; une demi-tasse de sucre; six grandes cuillerées de beurre crémé, une demi-cuillerée de muscade râpée; une chopine de cidre doux; vingt grandes cuillerées de farine; deux petites cuillerées d'eau de bi-carbonate de soude; une livre de raisins secs; une cuillerée



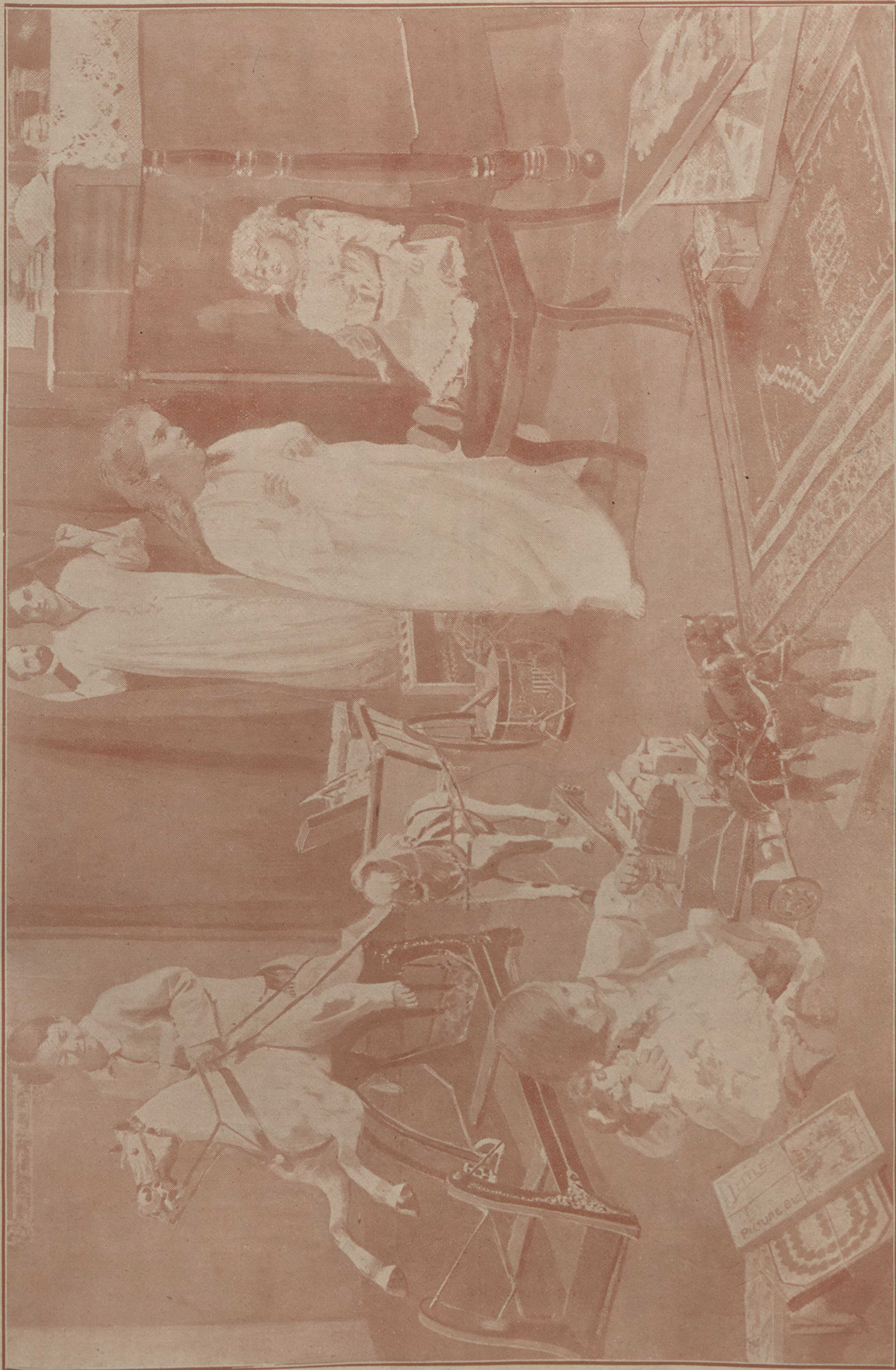
de cannelle. Faites cuire au four; givrez, et garnissez de bonbons formant une étoile au milieu, de feuilles de citron et de bonbons.



JEU DE CARTES. — Une tasse de mélasse; un oeuf entier; un autre jaune d'oeuf; quatre grandes cuillerées de beurre; une demi-tasse de lait sur; deux tasses de farine; une pincée de sel. Roulez avec de la farine, faites cuire rapidement au four; ajoutez une petite cuillerée de cannelle; des figures représentant les différentes cartes, découpées dans du citron, et des cerises confites devront être disposées tout autour.

POUR MARQUER LE LINGE

Le tremper d'abord dans une première solution comprenant 12 grammes de carbonate de soude et autant de gomme arabique dans 45 grammes d'eau; on fait sécher, puis on écrit la marque au moyen d'une plume, ou on l'applique à l'aide d'un timbre, en employant pour cela une solution faite de 4 grammes de chlorure d'étain dans 64 grammes d'eau distillée. Enfin, on sèche à nouveau et l'on enduit d'une troisième solution, composée de 4 grammes de protochlorure d'étain dans 64 grammes d'eau distillée. La marque ressort en pourpre et résiste parfaitement aux lavages.



LES JOIES DU JOUR DE L'AN — Le bonheur des parents n'est égalé que par celui de leurs enfants !

LE NAUFRAGE DU "GENERAL-CHANZY"

Février 1910

Le seul survivant, Marcel Bodez, de cette effroyable catastrophe, raconte comment il a échappé à la mort

Terribles heures d'angoisses

Paris, 1er mars.—Une correspondance adressée de Barcelone au "Matin", rend compte de l'arrivée dans ce port au vapeur espagnol "Vicente-Sanz", qui a recueilli à Minorque M. Marcel Bodez, l'unique survivant du naufrage du "Général-Chanzy".

M. Marcel Bodez est commis des douanes. C'est un jeune homme de vingt-trois ans, au visage énergique, grand, blond, vrai type de Lorrain ; malgré les nombreuses contusions dont son corps porte les traces, il marche d'un pas ferme.

Au correspondant du "Matin" qui le félicite d'avoir échappé au naufrage, M. Marcel Bodez dit :

— Oh ! monsieur, dit-il, merci d'être venu à ma rencontre. Rien ne pouvait m'être plus sensible que d'être reçu par des Français, après les heures de terrible angoisse que je viens de traverser. Je sais qu'on a dit que j'étais devenu fou, alors que pas une minute je n'ai perdu ma lucidité ; que minute par minute, autant dire siècle par siècle, j'ai suivi toutes les phases de l'effroyable drame, à tel point, bien au contraire, que c'est moi qui, aussitôt arrivé à Ciudadela, ai donné tous les détails sur les tragiques instants de la catastrophe.

"A la demande des autorités locales, je les ai consignés aussitôt dans un long rapport, et je ne puis comprendre qu'en France ces détails aient pu rester ignorés si longtemps.

"Oh ! le drame est des plus simples, et son récit peut tenir en peu de lignes.

"Nous avions quitté Marseille vers midi. A bord la gaieté régnait. Vers sept heures du soir, comme nous entrions dans le golfe du Lion, la mer commença à devenir houleuse. Plusieurs passagers se montrèrent inquiets, mais le capitaine Cayol s'efforça de les rassurer.

"Bah ! dit-il, ne craignez rien ! J'en ai vu bien d'autres, et demain soir, vers cinq heures, nous serons en vue d'Alger la Blanche.

"On dina. Vers onze heures du soir, je regagnai ma cabine, que j'occupais avec un autre voyageur. De mon côté, j'éprouvais quelque inquiétude, car la mer grossissait d'instant en instant.

"— Ce n'est rien, me dit mon compagnon de cabine ; j'ai fait plus de trente fois la traversée, vous pouvez dormir tranquille.

"Enfin je m'endormis.
"Soudain — il pouvait être quatre heures du matin — je fus réveillé en sursaut. Non point, à la vérité, que j'eusse rien entendu, rien senti ; mais un terrible pressentiment m'avertissait qu'un péril me menaçait.

"Nous sommes en danger, pensai-je.

"Pourquoi ? Je l'ignore.
"Au même instant, mon voisin de couchette, qui était réveillé, lui aussi, me dit d'une voix quelque peu émue :

"— Je crois que le navire vient de toucher le fond !

"Sans en attendre plus long, je sautai à bas de ma couchette.

"Poursuivi par mes pressentiments, je pris la ceinture de sauvetage de la cabine, j'enfilai mon pantalon, je me précipitai par les couloirs et les escaliers, et j'arrivai sur le pont.

"Jugez de ma surprise en distinguant à cent mètres à peine, une haute falaise noire se silhouettant dans la nuit.

"Nous étions au milieu d'une crique étroite, l'arrière du bateau tourné vers la terre, l'avant vers la sortie de la baie où nous nous trouvions. Comment pouvions-nous être là ? Je ne songeai point à ce moment-là à me l'expliquer, car tout de suite je vis bien que la situation était tragique.

"La mer était démontée. Des lames effroyables passaient au-dessus du navire. Soudain, de l'escalier je vis déboucher sur le pont une trentaine de passagers sommairement habillés. Ils étaient affolés.

"— Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui se passe ? me demandèrent-ils.

"— Je ne sais, répondis-je, mais je crois que nous sommes en danger. Il faudrait peut-être tâcher de mettre à la mer un des canots de sauvetage.

"— Oh ! la mer est trop mauvaise, répondit un des passagers, je crois que nous serons plus en sûreté dans nos cabines.

"Ce fut alors parmi ceux qui étaient sur le pont avec moi un moment de panique folle, insensée. Tous se précipitèrent vers l'escalier de l'entrepont et disparurent. Nous restâmes seulement cinq ou six sur le pont.

"Vite, vite, nous mettons une embarcation à la mer, car le navire coule. Cette fois il est impossible d'en douter.

"Tous ces événements, depuis mon arrivée sur le pont, avaient duré trois minutes à peine.

"Mais ce qui m'étonnait c'était l'absence de matelots parmi nous. De même la passerelle de l'officier de quart et du timonier restait silencieuse. Aucun commandement n'en venait. De plus, à la réflexion, j'ai pensé que déjà la passerelle avait été balayée par une vague et que l'officier de quart et le timonier avaient été enlevés.

"Cependant, malgré l'effroyable état de la mer, mes compagnons et moi nous nous mettions en devoir de faire les manoeuvres nécessaires pour descendre l'embarcation à la mer, lorsque presque coup sur coup, trois lames énormes et mugissantes s'écrasèrent sur le pont, balayant tout.

"Dans un effort désespéré, je m'accrochai aux cordages de manoeuvre en fermant les yeux. Quand je les rouvris, j'étais seul sur le pont. Mes compagnons avaient disparu et j'avais la sensation que le bateau enfonçait que l'instant même la mer allait tout engloutir,

avec ceux qui au-dessous de moi, dans l'entrepont et les cabines, devaient déjà lutter contre la mort.

"Alors je n'hésitai plus. D'un bond je m'élançai dans le gouffre noir et grondant, et m'efforçai de gagner la terre à la nage.

"Soudain, tandis que j'étais ballotté par des vagues énormes, j'entendis derrière moi un bruit d'explosion si formidable qu'il domina un instant les mugissements de la tempête. Une grêle d'objets de toutes sortes s'abattit en même temps autour de moi, des planches et même des débris de barriques. Je tournai la tête. J'étais seul maintenant sur la mer en fureur. Le navire avait disparu. La catastrophe était consommée !

"Brusquement je me sentis soulevé par une lame plus énorme encore que les précédentes ; je ressentis un choc épouvantable, et puis la vague se retira.

"Après quelques secondes d'étourdissement, j'ouvris les yeux. J'étais dans une sorte de grotte entourée de rochers à pic de plus de trente mètres de haut. Devant moi la mer continuait à gronder. Les vagues s'engouffraient avec un bruit de tonnerre dans la grot-

te. Pour éviter d'être enlevé, je dus gagner un rocher derrière lequel je m'abritai comme je pus contre les embruns.

"Enfin le jour vint. La tempête durait toujours. Autour de moi je vis un spectacle terrifiant. Au seuil de la grotte, dans laquelle je m'étais réfugié, des objets de toute nature s'amoncèlaient, apportés par les vagues qui déferlaient toujours. Mais c'est en vain que je cherchai dans la baie une trace du "Général-Chanzy". Rien, ni mât, ni épaves, ni cadavres. Aucune trace de la terrible catastrophe. Seule la mer toujours en fureur.

"Je cherchai à quitter la grotte. Impossible : les vagues fouettaient les rochers terriblement. La journée s'écoula, puis la nuit survint.

"Je souffrais horriblement de mes blessures. J'avais faim et soif. La mer jeta à mes pieds un sac de pommes de terre éventré ; j'en dévorai plusieurs avec voracité. Enfin, la seconde nuit écoulée, le jour luit de nouveau, la mer était plus calme, je sortis de ma grotte. Devant moi je trouvai des rochers à pic ; mais profitant de la moindre infractuosités, écorchant mon corps presque nu à toutes les aspérités de la roche, j'arrivai après deux heures d'efforts à la crête de la falaise. Là-bas, dans la plaine, j'aperçus une ferme aux murs blancs. Je m'y traînai comme je pus et j'expliquai aux fermiers stupéfaits, par gestes, car je ne sais pas l'espagnol, le drame terrible.

"On me fit manger et boire, et une heure plus tard une carriole que ces braves gens avaient attelée à mon intention me déposait chez l'agent consulaire français de Ciudadela à qui je narrai longuement la catastrophe. De là je fus transporté à l'hôpital ; où les sœurs infirmières me prodiguèrent des soins dont toute la vie je leur garderai une vive reconnaissance.

Tel fut le récit de Marcel Bodez qui après une visite en notre compagnie au consulat français de Barcelone, où il reçut 600 francs du consul pour être rapatrié, est parti pour Marseille et le Havre, où l'attendait sa vieille maman.

ainsi que les Samedis jusqu'à Minuit.

EAUX

e l'An

ment. C'est le temps d'y
ssortiment considérable de

ES DE FANTASIE

ENRES, chez

& CIE

e=Catherine

**ui vous aidera à faire
mentionnons que quel-
eulement, telles que :**

100.
e \$33 à \$150.
10 à \$36.
50 à \$38.
5 à \$20.
a \$25.
a \$16.
a \$200.

nants

avons dans tous les prix, nous
olie

avec diamant, pour \$15.00,

**NTS D'OREILLES, BROCHES
RIENTALES, est superbe et à
eries est le plus complet et le**

neilleures fabriques, telles que
Nous ne pouvons énumérer tout
ere en nous faisant une visite.

**ous les soirs jusqu'à
eille du Jour de l'An,**

SCOTT & CIE

1545 Ste-Catherine.

Liqueur qui fait les Forts. Vin tonique qui a subi les épreuves des analyses médicales les mieux autorisées.

Un curieux quiproquo

Monsieur Lédacteur,

Je sus t'un habitant qui connaît pas grand'chose dans le fret des chars.

A matin, j'ai entrevu l'"Evènement" qui fait zun crime au bosse Parent d'avoir eu des passe-trous sus les chars pour son frère qui vient de s'y marier.

Pourriez-vous me dire, Monsieur l'édacteur, si c'est aussi mal d'avoir une passe comme ça, ou ben de passer pour rien quand c'est des conducteurs qui nous adonnes, ou ben à qui on peut donner des tickets d'avant !

Si vous ne connaissez pas la loi, on me dit que M. Louis-Philippe Pellequier, écrit dans "Le Soleil", et je sais qu'il est sacrement bon avocat, il pourrait peut-être me donner une réponse, pis me dire quoi ça vasu, parce que je veux attaquer le Bosse Parent sur les ostings, par rapport à ça, et pour pas me faire fourrer dedans, j'aimerais à savoir avant quoi ce qui est pire des deux ?

BAPTISTE.

Note de la rédaction.—Nous ferons remarquer à notre correspondant qu'il s'est trompé de porte ; ce n'est pas dans le "Soleil" que M. Pelletier écrit, mais dans l'"Evènement." Probablement qu'en s'adressant à ce dernier journal, il aura une réponse à sa question.

La méprise de Baptiste s'explique assez bien : M. Pelletier a tellement passé d'un parti à l'autre qu'il est très difficile à suivre à la campagne.

rien de votre voisinage qui vous permettra de l'essayer pendant un mois. Employez le Restaurant pendant un mois. Alors décidez. Si vous dites au pharmacien : "Il ne m'a pas aidé", cela vous délivrera de toute dépense. Il mettra le coût à mon compte. C'est ainsi que j'éclaircis tous vos doutes sur ce que le Restaurant du Dr Shoop peut faire. N'importe quels soient vos préjugés, vous ne pouvez pas disputer cette sûreté absolue que j'offre. Vous ne pouvez pas résister à une telle offre si c'est que vous êtes malade. Si vous avez quelque faiblesse, écrivez-moi. Si vous ne pouvez pas faire certaines choses aussi bien qu'autrefois, faites m'en part. Ecrivez-moi en toute confiance. Comme médecin je vous informerai d'un moyen qui vous aidera.

Faites venir mon livre maintenant, aujourd'hui.

Adressez Dr Shoop, Box 80, Racine, Wis., E. U.

Les cas doux non chroniques se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. En vente chez les pharmaciens.



Venez nous consulter si votre vue se fatigue en lisant, en causant ou quand vous faites quelque sorte d'ouvrage ; cela ne coûte rien. Nous vous fournirons une paire de lunettes qui aidera votre vision.

ROD. CARRIERE,
OPTICIEN

Diplômé du Collège d'Optique de Philadelphie. Instructeur d'Optique au Collège de Pharmacie de Montréal.

Magasin et Salons privés :

1741 Ste-Catherine

(entre les rues St-Denis et Sanguinet)

Téléphone Bell Est 2257

CHOSSES ET AUTRES

—Les Chinois n'emploient, d'ordinaire, que des charrues à une seule lame pour le labour, et à un seul manche pour les diriger. Ces charrues, imparfaites à tous les points de vue, ne peuvent guère labourer qu'à une profondeur de 5 à 6 pouces.

—Il y a aujourd'hui 411 manufactures de tabac en Angleterre, 46 en Ecosse et 25 en Irlande. On compte aujourd'hui 290,833 marchands-détaillants de tabac en Angleterre, 32,806 en Ecosse et 35,647 en Irlande, ce qui fait un total de 359,289.

—Les boutons d'écaillage de toutes formes et dimensions, pour manteaux de dames et autres vêtements, seront portés généralement, comme étant de la mode la plus nouvelle. La "Dry Goods Review" donne à ce sujet, ainsi que pour celui des modes nouvelles, d'amples détails, dans le numéro du mois de novembre 1903.

LOGIQUE ENFANTINE



—Qui a bu le verre de madère ?

—C'est un biscuit, maman...

Et où est-il, ce biscuit ?...

—Je l'ai mangé pour le punir de sa gourmandise...

—Le cygne est l'oiseau qui vit le plus vieux. Il en est qui atteignent trois cents ans. On a prouvé également qu'un faucon avait vécu cent soixante-deux ans. Les perroquets ne tiennent plus le record de la vieillesse chez les oiseaux.

—La récolte du blé en France, cette année, a été évaluée, suivant les statistiques officielles, à 128,936,015 hectolitres. L'hectolitre, suivant la mesure anglaise, est équivalent à 2 boisseaux et trois quarts.

—Le gouvernement d'Ontario a déjà fait des lois que l'on va rendre plus sévères, afin d'empêcher la destruction des forêts par l'incendie, trop souvent causé par les colons, et de repeupler de bois nouveaux les différentes régions dévastées, suivant les nouvelles méthodes des vieux pays.

—La pêche de la morue à Terre-Neuve, cette année, n'a pas été abondante, mais les prix ont été augmentés en conséquence. Au contraire, la pêche des homards a été bien abondante, ce qui a occasionné une baisse proportionnelle.

ALERTE

L'enfant toussé... Prenez-y garde et donnez-lui du BAUME RHUMAL.

DE BOTREL A COMBES

Théodore Botrel, retenu à Lorient, en Bretagne, pour les fêtes du centenaire de Brizeux (Auguste Brizeux, le doux et charmant poète breton qui est une des gloires très pures de la Vieille Armorique), Botrel, dis-je a fait parvenir à M. Combes les quelques strophes qui suivent :

Dans ce festin de Balthazar
Où de fol orgueil ton cœur crève,
Il faut cependant que se lève
Un Breton.....comme par hasard ;

Un Breton désintéressé,
Indépendant, et fier, et libre,
Qui te parle d'un ton qui vibre,
Au nom d'un peuple courroucé :

Que viens-tu faire en ce pays,
Proclamateur de lois infâmes,
Lâche, qui fait pleurer les femmes,
Les vieillards et les tout petits ?

Que viens-tu faire en la cité
De Saint-Yves-le-Charitable,
Toi qui, dos au feu, ventre à table,
Proscrit la tendre charité ?

Que viens-tu dire à nos Bretons ?
Rengaine ta belle harangue :
Ils ne comprennent pas ta langue
Ni celle de tes compagnons !

Vil successeur des apostats,
A tous tes serments tu fus traître :
Hier, tu reniais ton Maître,
Aujourd'hui tu le vends, Judas !

Blème de peur, rentre à Paris,
Protégé par toute une armée ;
Disparais comme une fumée
Sous le souffle de nos mépris !

Par la Bretagne rejeté,
Fuis, tête basse et sans réplique,
Assassin de la République,
Chourineur de la liberté !!!

THÉODORE BOTREL.

13 septembre 1903.

On se rappelle, d'après les dépêches que nous avons publiées, que M. Combes, Président de la République française s'est rendu à Tregnier, en Bretagne, le 13 septembre dernier, pour l'inauguration d'une statue à Renan, et qu'il a présidé le banquet donné en cette circonstance, et y a fait un discours. C'est à cette occasion que M. Botrel fustige M. Combes comme il le mérite dans les vers que nous venons de lire.

L'EVECHE DE REGINA



"Le Soleil" a la bonne fortune d'offrir une primeur à ses lecteurs. La vignette représente le palais épiscopal de Sa Grandeur Mgr O. E. Mathieu, évêque de Régina, qui a laissé à Québec de si chaudes sympathies et plus particulièrement à Saint-Roch, sa paroisse natale.

Les citoyens auront le plaisir de revoir Mgr Mathieu le mois prochain, à l'occasion du premier Congrès de la Langue française.

La Banque provinciale

Bureau de Direction

G. N. DUCHARME, Président
G. B. BURLAND, Vice-Président
HON. LS. BEAUBIEN, Directeur
H. LAPORTE, Directeur
S. CARSLY, Sr, Directeur
TANCRÈDE BIENVENU, Directeur
A. S. HAMELIN, Auditeur
ERNEST BRUNET, Assesseur

Avantage

"Certificat de dépôt"

La lettre suivante est adressée à nos clients de la Banque provinciale, les invitant à profiter du nouveau département de dépôt :

"Permettez-nous de vous adresser un certificat de dépôt de la Banque provinciale sous ce pli.

"Depuis sa fondation, la Banque provinciale du Canada s'est appliquée à améliorer le département de dépôt de manière à donner entière satisfaction aux déposants et leur assurer toutes les garanties possibles.

"Des règlements furent passés par les actionnaires, lesquels ont toujours été rigoureusement observés ; ces règlements exigent que tous les argents des déposants ne soient pas placés dans le commerce ou dans aucune entreprise spéculative, mais ne soient placés que sur des valeurs de

Lettre du P. Marie-Antoine

A M. COMBES

Le vénérable P. Marie-Antoine vient d'adresser la lettre suivante au président du Conseil :

De notre couvent de Toulouse,
Ce 28 février 1903.

Monsieur le président du Conseil,

M. Rabier, dans son rapport, conclut au refus d'autorisation pour notre Congrégation ; l'orage gronde donc plus que jamais sur ma tête.

Je suis chargé d'années et à deux pas de ma tombe et me voici menacé d'être brutalement expulsé d'un couvent que j'ai fondé il y a bientôt cinquante ans, dont je suis le propriétaire légal et pour lequel j'ai toujours, très exactement, payé tous les impôts ; me voici au moment d'être violemment arraché de ma pauvre cellule où j'espérais paisiblement mourir ; qui peut me protéger et me défendre si ce n'est Votre Excellence ?....

Voilà plus de cinquante ans que, la croix à la main, je combats. Une expulsion violente et injuste serait-elle aujourd'hui ma récompense ?

Votre Excellence pourrait-elle permettre une si monstrueuse iniquité ?

Quelle place occuperait votre nom au pilori de l'histoire ?

Non, non, il n'en sera pas ainsi.

J'ai d'ailleurs d'autres titres encore à votre haute protection ; nous sommes nés dans le même département et sous le même ciel, la même contrée a abrité notre berceau : votre oncle, vénérable prêtre qui vous a servi de père, était mon ami ; j'ai, il y a près de trente ans, évangélisé sa paroisse ; j'ai aussi paternellement accueilli monsieur votre frère quand il voulut entrer dans notre Ordre séraphique et en porter le saint habit : à tous ces titres, Excellence, puis-je douter de votre grand cœur ?

Si cependant, malgré tout, Votre Excellence, ce que je ne puis croire, refusait de m'épargner la douleur de l'expulsion, je la supplie, au moins, d'épargner à ma vieillesse celle d'être brutalement jeté dans la rue et d'y demeurer sans abri : que Votre Excellence veuille donc m'accorder la grande faveur d'un abri dans une des prisons de la République de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, pour y vivre avec les chers prisonniers, pour y être leur égal et leur frère, pour les consoler de leur captivité et leur ouvrir le ciel.

Certain que Votre Excellence m'accordera, au moins, cette dernière faveur, je la prie d'agréer à l'avance l'assurance de ma vive gratitude et de me permettre de me dire,

De Votre Excellence,

Le serviteur toujours dévoué, priant toujours pour le salut de votre âme, auquel je vous conjure de réfléchir sérieusement en vous plaçant en face de l'éternité.

P. MARIE-ANTOINE,

Du couvent des Capucins de Toulouse.

Administrateurs-Censeurs :

COSTE, Président.
BIER-LACHAPELLE, Vice-Président.
M. A. THIBEAUDAU.
M. GOUIN.
M. NARD.
M. GIROUARD.

Dépôts ayant

la Banque provinciale du Canada

et sont placés aux fabriques, sur fonds

de la Banque provinciale, comme dépôts d'Épargne au montant ; elle paie 3 p. c. et rembourse ces dépôts à de-

viser les personnes qui confient leurs fonds à la Banque provinciale et qui déposent des sommes d'argent et qui sont prêtes à laisser leur argent pendant une période de temps déterminé.

Les conditions doivent nécessairement rapporter de

plus forts bénéfices à la banque. Il n'est donc que juste de donner des avantages particuliers pour ces dépôts spéciaux, soit, un taux d'intérêt s'élevant graduellement jusqu'à 4 p. c. l'an, suivant termes. C'est le but que nous avons voulu atteindre en émettant le nouveau certificat.

"Ce certificat est livré sur demande à toute personne faisant un dépôt de \$500 ou plus.

"Veuillez le lire attentivement et vous vous convaincrez qu'un dépôt fait dans ces conditions est des plus avantageux, car il offre un placement absolument sûr à un taux d'intérêt rémunérateur tout en donnant le droit au déposant en cas de besoin, de retirer son argent sur 8 jours d'avis."